

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

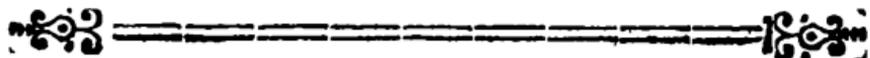
DEDIÉ AU ROI,

MARS 1754.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LIV,

10

1

2

3

4

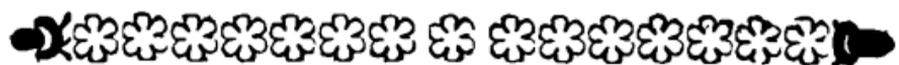
5

6



JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1754.



PARTICULARITEZ

Sur BONIVARD *dermier Prieur de Saint
Victor de Genève.*

MONSIEUR,

DANS un Entretien que nous eumes ensemble il y a quelque tems, dans nôtre Bibliothèque Publique, vous fites une Réflexion affortie au lieu où nous nous trouvions. Voïant quelques Portraits d'Hommes illustres de nôtre Ville, vous remarquates qu'il nous manquoit un Ouvrage assez intèressant, c'est une Histoire Littéraire de *Genève*, come le Père *Colonia* en a fait une de la Ville de *Lion*. Dans le Siècle de la Réformation & le suivant, nôtre Académie a eu d'habiles Gens, qui ne sont pas assez conus, & qui méritoient bien de l'être d'avantage. J'applaudis alors à vôtre pensée proposée ainsi d'une

manière générale. Mais je ne fus plus de vôtre avis quand vous ajoutates que je devois me charger de cette tâche. Un plan de cette nature demande que l'on prépare des Matériaux pendant quinze ou vingt ans, & je vous représentai que l'Ouvrier que vous vouliés mettre en œuvre n'a aucun amas de cette nature, & ce qui est encore pis, est plus qu'octogenaire.

Frapé de la force de cette raison, vous vous retranchates à exiger de moi de donner au moins un Essai dans ce genre, qui pourroit faire naître à quelqu'un de nos Gens de Lettres la pensée de continuer. Vous ajoutates qu'il ne falloit pas comencer plus haut qu'au tems de la Réformation, parce qu'avant cette Epoque, on ne voit presque aucune lueur de Littérature à Genève. Vous exceptates aussi les Réformateurs eux mêmes dont l'histoire est fort connue. *Calvin Farel*, & ceux qui les ont suivis immédiatement, come *Bèze* & quelques autres, ont trop fait de bruit, pour être ignorés de personne. Vous jettates les yeux sur quelques uns de leurs Contemporains, qui n'ont pas eu des Panégiristes come eux, & qui cependant ont fait aussi honneur à leur Siècle. Vous m'indiquates en particulier *Bonivard*, dernier Prieur, du Monastère de *St. Victor*,
 Home

Home de naissance & de mérite. L'Histoire de Genève en fait bien quelque mention; mais il vous semble qu'il gagneroit à être mieux connu.

Quoi que je n'aie ni Anecdotes, ni Mémoires particuliers sur la Vie de ce Prieur, je ne laisserai pas, pour vous montrer ma docilité, de mettre la main à l'œuvre. Je rapprocherai divers traits qui le regardent, & qui sont dispersés dans nôtre Histoire. Il restera sans doute, bien des vuides dans sa vie. Mais j'aurai pour excuse l'exemple du Père Niceron, dans bien des Articles de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*. Il y en a de bien remplis; mais beaucoup d'autres extrêmement maigres. Après tout, come vous vous proposés par ce comencement, quoi qu'informe, d'exciter quelqu'un à entreprendre ce travail, il n'est pas nécessaire de se piquer de donner d'abord quelque chose de bien achevé.

François fils de Louis Bonivard, Seigneur de *Lyonet*, naquit sur la fin du XIV. Siècle, d'une Famille illustre, que je crois originaires du *Bugey*. Sa Mère avoit résidé à *Seiffes*, & y étoit morte. Il nous a appris

Q 3

lui

Il étoit né environ l'an 1496. Après avoir fait ses premières études, il alla à *Turin* faire sa Philosophie & son Cours de Droit.

lui même que c'est là où étoit sa Maison paternelle.

Guichenon met Bonivard parmi les Nobles du Bugei. Il nous donne les Armoiries de cette Maison qui sont d'Or; à une Croix de sable, chargée de cinq Coquilles d'Argent*.

Dans son Histoire de Savoie, il rapporte divers traits des Ancêtres de notre Bonivard. En 1355. Edouard, Roi d'Angleterre étant descendu à Calais, le Roi Jean assembla une Armée sur la frontière de Picardie, & invita Amédée VI. Comte de Savoie, à lui donner du secours. Ce Prince y alla en personne, suivi de la fleur de sa Noblesse, entre lesquels se trouve un Pierre de Bonivard**.

Un autre Pierre Bonivard fût Conseiller d'Amédée VIII. En 1423. il accompagna ce Prince à Morge, où l'on régla les prétensions de Louis de Chalons, Prince d'Orange, qui avoit des Droits sur le Comté de Genevois; du Chef de Jeanne de Genève son Aïeule Maternelle.

Après avoir vu ces Ancêtres de Bonivard suivre leur Prince à l'Armée, dans des expéditions glorieuses, ou l'accompagner pour des Négociations délicates, nous en trouverons aussi

* Hist. de Bresse & du Bugei, III. Partie, dans l'Indice Armoirial.

** Hist. de Savoie. p. 410.

aussi qui ont fait une figure assez distinguée dans l'Eglise.

En 1495. *Jean Amé Bonivard*, Oncle de *François*, étoit Abé Comendataire de *Pignerol* & de *Païerne*, & aussi Prieur de *St. Victor*. Je trouve qu'il étoit encore Abé du Monastère de *St. Jean* hors des Murs de *Genève*.

Il mourut en Décembre 1514. mais il avoit eu la précaution, quatre années auparavant, de résigner son Prieuré de *St. Victor* à son Neveu. C'étoit un très bon Bénéfice. Le Prieur de ce Monastère avoit de très beaux droits Seigneuriaux. Il possédoit dans le Voisinage grand nombre de Villages qui étoient d'un grand revenu. Il avoit sur les endroits de sa dépendance haute, moyenne & basse Justice. Sa Jurisdiction étoit entièrement séparée de toutes les autres qui étoient dans *Genève*.

Le Prieur de *St. Victor* faisoit de lui même & sans être obligé de consulter personne, les entreprises les plus considérables. Vous en pourrés juger, *Monsieur*, par ce trait-ci. *Jean Amé*, Prédécesseur de *François*, avoit quelque sujet de plainte contre le Seigneur de *Viri*, qui étoit Voisin de ses Terres. Ce Gentilhomme ne lui faisant pas raison, le Prieur résolut de lui faire la

Guerre & de l'assiéger dans son Château. Dans ce dessein il fit fondre quatre Canons. Mais la maladie dont il mourut, l'ayant surpris peu de tems après, il marqua du repentir de cette résolution violente, & il ordonna à l'article de la Mort, que ces Pièces d'Artillerie fussent converties en Cloches à l'usage de l'Eglise de *St. Victor*.

Vous vous rapellés, sans doute, *Monsieur*, ce que c'étoit que cette Eglise ancienne de *St. Victor*, & le Monastère qui y fut anèxé. Ce Saint passoit pour avoir été un Soldat de la Légion Thébéenne. Quoique le Martire de cette Légion sous *Dioclétien*, soit un Fait fort douteux dans l'Histoire Eclésiastique, la Rélation qu'on en débite, ne laissa pas de prendre de fort bonne heure*. Dès le V. ou VI. Siécle elle étoit reçue, & on peut même dire qu'elle avoit déjà fait fortune, puis qu'elle avoit doné lieu à de riches fondations, come celle de *St. Maurice* en *Valais*.

Nôtre Eglise de *St. Victor* fut bâtie au comencement du VI. Siécle, par *Sédeleube*, Fille de *Chilpéric*, Roi de *Bourgogne*. Elle y fit mettre le Corps de *St. Victor*, qu'elle envoia prendre à *Soleure*, où l'on prétendoit l'a-

* Sur ce prétendu Martire Voiez *Journal Helvétique*. Mai, Juin & Juillet 1746.

l'avoit. La fameuse Impératrice *Adelaïde*,
 Veuve d'*Otton* le Grand, vint visiter cette
 Relique l'an 999. Cette Eglise étoit Paroif-
 fiale, & le Monastère n'y fut joint que plu-
 sieurs Siècles après, sous l'Evêque *Frédéric*,
 environ l'an 1025. Ce Couvent étoit de
 l'Ordre de *Cluni*, & étoit composé du Prieur
 & de neuf ou dix Moines. Il étoit dans un
 Fauxbourg qui portoit aussi le nom de *St.*
Victor, & qui fut entièrement démoli en
 1534, une année avant la Réformation de
Genève; tems critique où la sureté de la
 Ville demandoit qu'on en vint à ce parti
 violent.

L'Histoire de *Genève* nous dépeint *Boini-
 vard* Prieur de *St. Victor*, come un zélé dé-
 fenseur de la liberté de nôtre Ville, dont
 le Duc de *Savoïe*, *Charles III.* vouloit s'ar-
 roger la Souveraineté. Ce Prince cherchoit
 continuellement les moyens de perdre les
 Citoyens qui s'oposoient à ses vûes ambi-
 tieuses, & les plus grandes violences ne lui
 coutoient rien pour les faire périr. Le Prieur
 de *St. Victor* s'intéressoit pour eux, autant
 qu'il pouvoit.

L'Evêque d'alors, qui auroit dû contester
 à *Charles* ses Droits prétendus, étoit *Jean-
 de Savoïe*, Batard de cette Maison, & il avoit
 cédé au Duc les Droits de souveraineté qu'il
 auroit pû avoir sur *Genève*, come Evêque.

Ce Prélat, dont l'Élection ne s'étoit point faite canoniquement, à l'exemple du Prince, exerçoit toutes sortes de violences contre les bons Citoyens. Les plaintes en furent portées à *Vienne* au Métropolitain, & sur des Lettres de *Bonivard*, l'Archevêque cite *Jean de Savoie*, & ses Officiers; à comparoitre à *Vienne* dans un certain tems, sous peine d'Excommunication. Ces Lettres furent signifiées aux Officiers subalternes; mais la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui osât les présenter au Prélat lui même, sur tout le Duc étant actuellement à *Genève*, où il avoit fait plusieurs actes de sévérité. *Bonivard* se chargea de cette Commission délicate. Il prit un Sergent avec lui, ils se rendirent au Palais Episcopal, & sous ses yeux la Patente de *Vienne* fût remise au Prélat. Cela se passa en 1518.

Il raconte lui même dans ses Mémoires, qu'il se laissa emporter par le zèle & l'affection qu'il avoit pour une Ville qu'il regardoit comme sa Patrie, à faire ce coup hardi. Il disoit quelquefois, *Je ne regarde pas come ma Patrie le Lieu de mon Origine, mais celui que j'habite* *.

II

* Le Poëte *Oven* pensoit come *Bonivard* sur la Patrie, come il paroît par ces Vers,

Illa mihi Patria est

Ubi pascor, non ubi nascor.

Illa mihi Patria est,

Mibi quæ patrimonia præbet.

Il étoit encore jeune quand il se signala par cette action courageuse. Elle eut un heureux succès. Les zélés Citoyens qui avoient été mis en prison, come trop jaloux de la liberté de leur Patrie, furent relâchés. Pour *Bonivard*, il en fut quitte pour quelques reproches qu'il essuia de la part du Prince. Il fut même lui faire cette Réponse en Home d'esprit, qu'il avoit compte que son Altesse, qui permettoit bien que l'on plaidat contre son Fisc, & contre Elle même, ne trouveroit pas mauvais son procédé avec l'Evêque.

L'Année suivante fut fatale à un des Amis de *Bonivard*, qui pensoit come lui sur la liberté de Genève. *Philibert Bertelier*, après plusieurs démarches d'un zélé Citoyen, qui déplurent également au Duc & à l'Evêque, fut enfin arrêté. Il avoit toujours témoigné une fermeté, une intrépidité à toute épreuve. La crainte d'être la Victime du Bien public ne fit jamais impression sur son esprit. Il avoit marqué plus d'une fois à *Bonivard* qu'il vouloit bien hazarder sa vie, pour s'oposer aux Tirans. Le Prieur de *St. Victor* étoit Parrain d'un des Enfans de *Bertelier*. Mon Compère, lui dit-il un jour, vous pouvez compter que pour l'amour de la liberté, vous perdrez votre Bénéfice, & moi la tête. La prédiction eut son accomplissement.

plissement à tous égards *. Nous verrons dans la suite qu'outre son Prieuré, *Bonivard* perdit encore deux fois la liberté. Si *Bertelier* doit donc être regardé à Genève come un *Martir*, le Prieur doit aussi y être honoré come un *Confesseur*. Leur zèle étoit d'autant plus louable, qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre *Genevois* de naissance, mais nés Sujets du Duc de *Savoie*. *Bonivard* dit dans un endroit de ses Mémoires, que dès qu'il comença à lire l'Histoire, il se sentit une forte prédilection en faveur des Républiques, sur les Monarchies.

On ne sauroit assez admirer le courage & la constance de ceux qui s'oublient ainsi eux mêmes, & qui se sacrifient pour la liberté publique. Ils travaillent sur tout pour le bonheur des Générations suivantes. La postérité doit avoir leur mémoire en singulière vénération. Leurs sentimens héroïques ne sauroient être trop estimés. Ils affrontent les plus grands dangers pour délivrer leurs Concitoyens de l'opression & de l'esclavage.

Dans le malheureux tems que *Bonivard* parût dans nôtre Ville, les *Genevois* voioient faite continuellement des infractions à leurs libertés & à leurs franchises. On comettoit

con-

* Voies *Mercur* Suisse, Juin 1735. p. 55.

contre les Particuliers les injustices les plus criantes, & l'on se plaignoit inutilement de toutes ces véxations. Il y avoit une intelligence des plus marquées entre le Duc & l'Evêque, pour faire passer la Ville sous la domination de la Maison de Savoie. Toutes ces considérations animèrent le zèle de *Bonivard*, & de ceux qui pensoient come lui.

Les *Genevois*, ainsi opprimés, ne voioient point de remède plus efficace à leurs maux, qu'une Alliance avec *Fribourg*. Le Duc fit agir ses Emissaires pour traverser ce dessein. Il employa sur tout les Chanoines de *St. Pierre* pour la faire rompre, dès qu'elle fut faite. Ces Eclésiastiques étoient la plûpart ses Sujets, & par conséquent dans ses intérêts. Pour suivre les intentions du Prince, ils délibérèrent sur cette affaire. L'avis qui prévaloit, étoit, d'écrire au *Corps Helvétique*, qui étoit alors assemblé à *Zurich*, que le Chapitre n'avoit jamais donné son consentement à cette Alliance, que cependant on devoit avoir beaucoup d'égards pour leurs sentimens, puis qu'ils étoient la partie la plus considérable de l'Eglise de *Genève*.

Bonivard qui se trouva dans cette Assemblée, parla le dernier, parce qu'il n'avoit pas encore reçu les Ordres. Quoique jeune, il eut assez de fermeté pour combatre cette

ré-

résolution & pour s'oposer au Torrent. Il pria le Chapitre de suspendre une délibération dont ils pourroient se repentir. Il leur fit craindre le ressentiment du Peuple. Il fit sur tout beaucoup valoir cette raison pour les détourner de leur dessein, c'est que la connoissance des affaires politiques, telles que les Alliances, n'étoient point de leur compétence. Enfin il leur fit comprendre qu'en s'abstenant de cette démarche, ils pourroient emploier leur médiation plus utilement pour ramener la Paix dans la Ville.

Un des Chanoines lui reprocha qu'il lui feroit mal d'avoir si peu à Cœur les intérêts de la Maison de Savoie, qui avoit fait beaucoup de bien à ses Prédécesseurs. *Mon premier devoir*, repliqua-t-il, *est envers l'Eglise de Genève, dont vous & moi sommes obligés de soutenir les droits & les libertés.*

Cette même année 1519. le Duc de Savoie vint à Genève avec une suite de cinq cents Homes. Quoi qu'il eut promis de ne faire violence à personne, cependant le Prieur de *St. Victor*, qui avoit toujours agi fort vivement pour les intérêts de la Ville ne se fia pas aux promesses du Prince. Il quita Genève le même jour que le Duc y entra, mais il n'évita pas par là de tomber entre
ses

ses mains. Deux faux Amis du Pais de Vaud lui avoient promis de le faire passer en habit déguisé, jusqu'à *Eschallens*, Terre sujette de *Berne & Fribourg*. Au lieu de cela ils s'assurèrent de sa personne par le moïen de quelques Soldats qu'ils avoient apostés. L'un de ces Traîtres, qui étoit Moine, l'obligea en le menaçant de la Mort, à lui résigner son Prieuré. La perfidie fut poussée jusqu'à le livrer au Duc, qui le fit conduire à *Grolée* dans le *Bugei*, où il le tint deux ans prisonnier, & mit en possession le Moine infidèle du Bénéfice de *St. Victor*, pour récompense de sa trahison.

Il fut rétabli en 1527. & voici de quelle manière il le raconte lui même. La nouvelle étant venue à *Genève* de la prise de Rome par le Conétable de Bourbon, le 6. Mai 1527. & de la prison du Pape *Clément VII.* ceux qui couroient les Bénéfices dans le Diocèse de *Genève* s'adressèrent à l'Evêque pour les obtenir. On regardoit ce Prélat come celui en qui résidoit la Souveraine puissance dans son District, pendant la captivité du Chef de l'Eglise. Le Moine qui avoit dépossédé *Bonivard* de son Prieuré étoit mort. *Pierre de la Baume* qui siégeoit alors, rendit ce Bénéfice au légitime Possesseur.

Bonivard eut le malheur d'être arrêté une
se

seconde fois en 1530. Voici coment la chose arriva. L'état de ses affaires demandoit qu'il put aller en *Savoie*. Il fit demander au Duc un Sauf-conduit, sous le prétexte qu'ayant à *Seiffel* sa Mère fort agée & malade, il souhaitoit fort de pouvoir lui aller faire une visite. On le lui acorda. Le Sauf-conduit fut donné en bone forme, pour lui & quatre personnes de sa suite. Il partit au Mois d'Avril, mais contre l'avis de ses Amis, qui trouvoient qu'il s'exposoit beaucoup.

Il alla à *Lausanne* pour une négociation qu'il vouloit faire avec l'Evêque, & qui ne réussit pas. Il croioit à l'ombre de son Sauf-conduit, pouvoir aller & venir sur les Terres du Duc, avec une entière assurance; mais il se trompa. Un jour qu'il alloit de *Moudon* à *Lausanne*, il fut arrêté sur le Mont-Jura, par ordre du Prince. Il fut conduit au Château de *Chillon*, situé sur le bord du Lac Léman. On l'y tint dans un Cachot, dont le sol étoit plus bas que le niveau du Lac. Il y resta près de six ans & demi, jusqu'à l'année 1536. que les *Bernois* ayant conquis le *Pais de Vaud*, lui rendirent la liberté. Depuis sa détention, le Prieuré de *St. Victor* avoit été come exposé au premier Ocupant. Les Meubles & les effets avoient été enlevés & portés ailleurs.

Il est bon de faire attention au tems que *Bonivard* fut prisonnier à *Chillon*. Autrement, on pourroit être surpris de ne le point voir paroître dans l'événement le plus important de ces tems-là, je veux dire l'heureuse révolution de la Réformation.

Vous pourrés aussi par là, *Monsieur*, rectifier une Conjecture qu'on avoit hazardée dans le *Journal-Helvétique*. Il s'agissoit de savoir ce que devinrent les Reliques de *St. Victor*, lors qu'on démolit l'Eglise en 1534. „ Il y a aarence, dit là dessus un „ Anonime, que *Bonivard*, qui étoit un „ Esprit éclairé, & qui dans l'Ame avoit „ beaucoup de penchant pour la Religion „ Réformée, se rendit le dépositaire de ces „ Reliques, & qu'insensiblement ils les fit „ disparoitre. Il les cacha ou il les supprima „ afin qu'à l'avenir elles ne devinssent point „ un Objet de culte, ni aussi qu'elles ne „ fussent pas traitées d'une manière indé- „ cente*.” Cette Conjecture seroit assez vraisemblable, mais malheureusement *Bonivard* étoit alors au fond de son Cachot.

Au retour de *Chillon* il embrassa la Réformation, pour laquelle il avoit déjà montré les Années précédentes, des dispositions favorables. On avoit pû s'apercevoir à plu-

R

sieurs

leurs traits qu'il étoit un Catholique fort dégagé. *Spon* nous en a conservé un qui mérite d'être rapporté. En 1528. l'Archevêque de *Vienne*, mal informé, avoit fait afficher des Lettres d'Excommunication contre les *Genevois* qui vouloient sécouer le joug du Duc de *Savoie*. *Bonivard* allant à *Berne* avec des Députés de *Genève*, ils virent de ces Lettres affichées sur la route. Ces Députés marquoient la dessus quelques scrupules de conscience; le Prieur s'en moqua. *Si votre Cause est bonne*, leur dit-il, *que peut l'Archevêque de Vienne sur vos consciences? S'il vous excommunie, le Pape Berthold vous absoudra.* C'est ainsi qu'il apelloit le fameux *Berthold Haller*, qui avoit prêché & établi la Doctrine des Protestans dans *Berne* *.

Mais s'il faisoit paroître des dispositions favorables pour la Réformation, c'étoit dans la supposition qu'elle s'étendroit sur les Mœurs aussi bien que sur les Dogmes & le Culte. „ La même année, dit encore *Spon*, „ les esprits començoient à être divisés dans „ *Genève*. Il y en avoit qui parloient de ré- „ former le Clergé & les abus qu'ils disoient „ s'être introduits dans l'Eglise. On s'a- „ dressa à *Bonivard*, Prieur de *Sr. Victor*, „ qui passoit pour un Home de bon sens,

* Hist. de Genève T. I. p. 195 Edit. in. 4^{to}. „ &

„ & de probité, afin d'avoir son avis sur
 „ cette affaire. Il leur fit cette Réponse éga-
 „ lement sage & hardie; *si vous m'en croiés,*
 „ *vous ferés de deux chose l'une, c'est que si vous*
 „ *voulés toujours être débauchés, come vous*
 „ *l'êtes à présent, vous ne trouviés pas étrange*
 „ *que les autres le soient aussi; ou que si*
 „ *vous voulés réformer le Clergé, vous lui*
 „ *montriés les premiers le chemin* *. Il leur fit
 entendre en Home judicieux & sensé, que
 tant qu'ils vivoient eux mêmes dans le dé-
 fordre, on ne pouvoit regarder leur prétendu
 zèle, contre les mauvaises Mœurs du Clergé,
 que come le chagrin de gens qui se voioient
 traversés dans leurs passions dérèglées, &
 qui voudroient écarter des Rivaux incom-
 modes qu'ils trouvent fréquemment sur leur
 chemin.

Il montra sur tout sa sagesse & sa modéra-
 tion en 1536, sur une Question fort déli-
 cate. La Messe aiant été interdite, partout
 à Genève, on voulût en faire autant à la
 Campagne. Dans ce dessein le Magistrat en
 assembla tous les Prêtres qui étoient de leur
 ressort. Le premier Syndic leur représenta
 qu'on avoit suffisamment prouvé les abus &
 les erreurs de l'Eglise Romaine, qu'on les
 exhortoit à venir entendre les Sermons qui

se faisoient à Genève, pour achever de s'éclairer, & qu'on ne leur donoit que quelques Mois pour se conformer à la Religion & au Culte professé dans Genève. Le plus ancien de ces Eclésiastiques répondit, qu'ils étoient surpris de l'ordre qu'on leur donoit, & surtout dans un terme aussi court, que si les Genevois avoient quité leur ancienne Religion, ils avoient mis beaucoup de tems à s'instruire de leur nouvelle doctrine; que l'équité vouloit qu'on leur donat aussi un terme suffisant pour un examen de cette importance.

On délibéra sur cette Réponse, qui vous paroitra sans doute, Monsieur, des plus sages. Farel & Bonivard qui avoient été apelés dirent leur avis! L'Ancien Prieur de St. Victor fut du sentiment qu'il faloit leur acorder leur demande, les prendre par la douceur, qu'on ne devoit pas forcer leur Conscience, mais les éclairer. Il ajouta que s'ils passoient si légèrement d'une Religion à l'autre, dans une autre occasion ils changeroient avec la même facilité, & retourneroient à leur première Religion. Farel, dont le zèle étoit beaucoup plus ardent, combatit avec quelque chaleur, cet avis trop modéré à son gré. *Voulez-vous*, lui dit-il, *vous opposer présentement à l'ouvrage de Dieu?* Mais cette vivacité ne servit qu'à faire

briller d'avantage la sage modération de *Bonivard* *.

Dans le tems de la Réformation, ceux des Eclésiastiques qui changèrent de Religion, restèrent dans la Ville, & on leur fournit de quoi subsister comodément. C'est ce qui arriva à quelques Chanoines, à des Dominicains à des Augustins & à d'autres. Le Prieur de *St. Victor* ne fût pas oublié. Il fut même dédomagé plus amplement qu'aucun autre. Il est vrai que quand il fût question de régler ce dédomagement, on y trouva quelques difficultés.

Bonivard demandoit qu'il lui fût permis de retirer les revenus de son Prieuré pour son entretien. Mais on lui répondit, que come le Duc de Savoie occupoit les Terres de *St. Victor*, dans le tems que les Genevois s'en étoient rendus Maitres, elle appartenoient légitimement à la Ville par droit de Conquête, qu'ainsi ne les ayant point eues de ses mains, on ne lui devoit rien à cet égard. Messieurs de *Berne* furent Arbitres de ce petit différent, qui fût acomodé de cette manière, qu'on paieoit pour une fois 800. Ecus à *Bonivard* afin qu'il pût aquiter ses dettes, que la Ville de Genève lui feroit une pension annuelle de 140. Ecus, & qu'il seroit

logé, tant qu'il vivroit, dans la Maison qu'occupoit précédemment le Grand Vicaire & qu'on la lui meubleroit convenablement. Cet accord fût fait en Février 1538.

Bonivard se maria sept ou huit années après la Réformation. Il épousa une Femme de *Berne*, mais il n'en eût point d'Enfans. Il se remaria en secondes nocés à la Veuve d'un nommé *Fortier*. Il mourut sur la fin de 1570. La Famille *Bonivard* est éteinte même dans le *Bugoi* & dans la *Savoie*.

Le Prieur de *St. Victor* pouvoit passer pour Savant dans le Siècle, où il a vécu, & parmi des Ecclésiastiques qui ne se piquoient guère de cultiver les Sciences. Il avoit une assez belle Bibliothèque qui a versé dans celle de notre Académie. On y montre, comme des Livres curieux, quantité d'anciennes Editions des premiers commencemens de l'Imprimerie qui nous sont venues de lui. Le premier Livre imprimé à Rome, par exemple; C'est un *St. Augustin de la Cité de Dieu* 1468. Vous pourrez les voir dans la Bibliothèque publique quand il vous plaira, *Monsieur*. On les a tous renfermés ensemble dans une Armoire, je veûx dire ces Editions rares & primitives.

Nous avons quelques Ouvrages de lui. Le plus considérable est une Histoire de *Gênève*

Genève qu'il compoſa par ordre du Magiſtrat. Il l'acheva en 1546. Il l'a intitulée *Chroniques de la Ville de Genève*. Elles finiſſent à l'an 1530. Il eût la ſage précaution d'y copier la Liſte des anciens Evêques de *Genève* qui ſe trouvoit autrefois à la fin de l'Ancienne Vulgate Manuſcrite de nôtre Bibliothèque, & qui ne ſ'y trouve plus depuis long-tems *. Le titre de *Chronique* annonce ordinairement une Hiſtoire aſſez ſèche. Cependant celle de *Bonivard* n'eſt pas de ce genre. Elle ſe fait lire avec plaiſir à cauſe de ſon ſtile naiſ, aſſés enjôué, & aſſaiſonné de pluſieurs Réflexions pleines de ſel. Il eſt vrai qu'il y a quelques mépriſes ; mais il eſt fort aiſé aujourd'hui de les rectifier. Cette *Chronique* eſt conſervée en Manuſcrit dans la Bibliothèque de *Genève*, de la propre main de l'Auteur. Voici le titre de quelques uns de ſes autres Ouvrages Manuſcrits que l'on voit auſſi dans nôtre Bibliothèque.

L'Amartigenée ou la Source du Péché.

Avis & Devis de la Source de la Tyrannie Papale, par quel artifice les Papes ſont montés à ſi haut degré.

Devis ſur les vrais & les faux Miracles.

R 4

On

* Sur ce Catalogue des Evêques de *Genève*, voyés *Journal Helvétique Mai 1749 p. 413.*

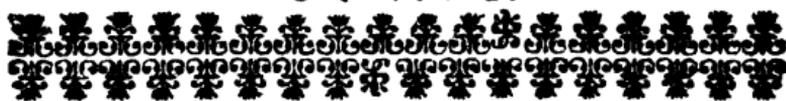
On a aussi de lui plusieurs Poésies sur divers sujets, mais dans le goût de son Siècle, qui n'étoit pas trop bon: Ses Ouvrages imprimés sont,

Un Traité de la Noblesse, & de ses Offices ou degrés, & des trois Etats Monarchique, Aristocratique & Démocratique; des Dîmes & des servitudes Taillables. 1549.

Il publia aussi la Relation de l'Afaire des *Dominicains* de Berne, qui furent brulés quelques années avant la Réformation.

Voilà, *Monsieur*, ce que vous avés exigé de moi, & que j'ai tâché d'exécuter à peu près dans le goût des *Mémoires du P. Niceron*. Je souhaite que cet Essai fasse naitre la pensée à quelque autre plus habile que moi, de continuer la Vie de nos Hommes de Lettres qui se sont distingués par leurs talens. Vous ne dévés pas attendre autre chose de ma Plume, & il est à peu près tems que je prenne congé du Public.

Je suis &c.



A Mr. LE MINISTRE VERNES,
en lui adressant l'Épître suivante.

VOici, MONSIEUR, l'Épître que j'ai eu l'honneur de vous comuniquer, & que vous m'avez fait la grace d'approuver : Mais dans des Matières de la nature de cellé dont il s'agit, il y a des Pensées si abstraites ou si grandes, qu'elles se refusent à la rime & à la mesure : On est obligé, pour les rendre, de sacrifier l'harmonie de l'expression, à sa clarté. Quand on ne peut réunir la cadence, à la netteté du Stile, il n'y a point à balancer, il faut préférer celle-ci. La Poésie, toute riche qu'elle est, quelque essor qu'elle prenne, ne sauroit souvent exprimer toute la beauté d'une idée sublime, ni atteindre à sa hauteur. Ici le Langage des Dieux est, en quelque sorte, au dessous de celui des Homes. En éfet, coment peindre fidèlement, avec force & avec dignité, la grandeur de nos Espérances, & la noblesse de nôtre Destination ! Coment parler des Plaisirs purs, délicieux, & éternels, dont les Bienheureux jouissent dans le Ciel ! Des Images sensibles & corporelles peuvent elles
 ré-

représenter ce qui est spirituel & invisible ?
*Ce sont des choses que l'Oeil n'a point vu , &
 que l'Oreille n'a point entendu.* Il faudroit être
 monté dans le Ciel , pour en tracer une
 foible Ebauche. La Copie est toujours fort
 au dessous de l'Original.

*Moins imparfaits que nous ne sommes ,
 Nous n'aurons plus que de nobles penchans .
 Des Vices , de l'Erreur , nous serons triomphans ,
 Les Mortels ici bas ne sont que des Enfans &
 Dans le Ciel ils seront des Hommes.*

Vous même, Monsieur, avec cette Eloquence
 si touchante, si énergique, si majestueuse,
 si propre à éclairer l'Esprit & à émouvoir le
 Cœur, vous avés de la peine à peindre des
 Objets sur lesquels nos sens n'ont point de
 prise, & qui, par leur élévation se déroben
 à nos foibles yeux. Nos Passions élèvent
 des nuages, qui nous les cachent; & les
 faux Biens, dont nous sommes les Jouets; &
 les Esclaves, nous empêchent de désirer les
 véritables, & d'en avoir une juste idée.

*Eloignés vous de moi , Plaisirs que je déteste ;
 Trompeuses Voluptés , vous me faites horreur !
 Préfererois je encor , par un abus funeste.
 La Créature au Createur !*

Je n'ai point touché à l'Objection, qu'on
 peut vous faire sur le sort des Enfans, après
 cette

cette Vie : Si l'état des Hommes sur la Terre est un état d'enfance & d'épreuve, une préparation pour la Vie avenir, quelle sera la destinée des Enfants, qui n'ont comis ni bien, ni mal, & qui ne méritent par conséquent, ni punition ni récompense ? Je n'en fai rien ; parce que Dieu ne nous l'a point révélé ; du moins, l'Écriture ne s'explique-t-elle pas clairement sur ce sujet, & les Passages qu'on peut alléguer, sont susceptibles de divers sens. Or, quand l'Écriture se tait nous sommes obligés de garder le silence. Peut-être les Enfants, qui meurent avant l'âge de raison, font ils une Classe à part, & n'entrent point dans vôtre Sisteme d'épreuve. Tout ce qu'on peut dire sur la Science infinie de Dieu, qui peut prévoir ce qu'ils auroient fait s'ils eussent vécu plus long-tems, & lire l'Histoire de leur vie dans l'ordre de ses Décrets, ou dans le mécanisme de leur Corps, & la construction de leurs organes ; tout cela ruine la liberté, & anéantit le bien & le mal moral. Or, toute Hypothèse qui fait des Hommes de pures Machines me paroît fautive & dangereuse ! Un Roi seroit-il fort honoré des hommages de quelques Statues, que des ressorts, force-roient à faire des révérences !

Si les Petits-Enfants, qui ne font qu'en-
trevoir

trevoir la lumière, ne fauroient entrer dans votre Système; ceux qui vivent plus long-tems, & dont l'Aurore est suivie du plus grand Jour, les fortifient: Si on les suit; depuis leur naissance jusqu'à leur mort, on verra germer en eux les semences, bones ou mauvaises, que répandent dans leur Esprit & dans leur Cœur l'éducation & l'exemple. Enveloppés d'abord d'une ignorance profonde, ils ne connoissent leurs besoins, que par un sentiment confus; les Objets extérieurs ne font sur eux qu'une impression très légère; il n'y a, qu'une fort petite distance d'un Enfant aux Animaux: Mais ses progrès, pour être insensibles & successifs, n'en font, ni moins réels, ni moins grands: Bien-tôt son Esprit s'éclaire, sa Raison se perfectionne, ses Idées s'étendent & se multiplient; ses Talens se dévelopent, & l'élèvent au dessus de tous les Animaux, en l'approchant, en quelque sorte, de son Créateur, dont il est l'Image. Come *David*, il célébrera sa puissance & ses bienfaits; come *Homère*, il immortalisera les Héros, & égalera la grandeur de leurs Actions, par la noblesse de ses pensées; ou come *Newton*, son hardi Compas mesurera les Cieux & la Terre: Il semblera deviner les Loix de la Nature, & lui dérober ses secrets.

Si après avoir considéré les progrès des Enfans, nous examinons ceux des Arts & des Sciences, dans la suite des Siècles, nous les verrons naître, pour ainsi dire, se développer & s'étendre peu à peu. Le Hazard, les Observations, l'Expérience, tout sert, tout concourt à manifester des Découvertes nouvelles, ou à perfectionner les anciennes. Nous voyons leur origine, & leur marche. Il y a bien loin d'un frêle Canot, creusé grossièrement dans le Tronc d'un Arbre, à l'aide duquel on cotoie avec peine, le rivage d'un Fleuve, à un superbe Vaisseau qui domine sur la Mer & semble braver l'impétuosité de ses Ondes. Nos fragiles Cabanes de Chaume & de Bois, se sont changées, peu à peu, en Palais magnifiques, dont le Marbre assure la durée, & où l'Architecture étale ses ornemens, & les Arts leurs richesses.

Les Anciens étoient les dupes & les jouets de l'apparence; ils ne voioient guères au delà de leurs yeux, qui les trompoient sans cesse; *Le Soleil, disoient-ils, tourne au tour de la Terre; cela est certain & incontestable.* Cependant, il est démontré que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. *Quelle apparence, disoient-ils encore, qu'il y ait des Antipodes, où les Hommes ont leurs têtes là où nous avons les pieds!* Cependant, il est prouvé qu'il y

a des Antipodes, & l'on ne peut plus le nier.

Ne croions pas que toutes les Découvertes soient aprofondies & épuisées; ne donons point à nos espérances des bornes plus étroites que n'en ont les Sciences & les beaux Arts. Il reste encore dans le Trésor du Temps bien des Richesses qui nous sont inconnues. C'est une Mine abondante réservée à nos Descendans. La Nature, pour être une bone Mère pour nous, ne fera pas une Mère pour eux. Malgré ce que certains Déclamateurs plus dégoûtés, que délicats, & plus chagrins qu'éclairés, publient sur la décadence & la ruine prochaine des Sciences & des Beaux Arts, je ne doute point que nôtre Postérité ne les perfectionne, & qu'elle n'invente encore des choses curieuses & utiles. Nos progrès feroient-ils tous renfermés dans les bornes de cette Vie, qui n'est à tout prendre, qu'un petit Théâtre, où l'on ne peut jouer de grands Rôles! La Mort nous ouvrira une plus vaste scène, digne de la noblesse de nôtre Origine, & de la grandeur de nos Espérances. Nos progrès n'auront pour limites que l'Infini, qui n'en a point.

Je suis &c.

É P I T R E

*A Mr. VERNES, très digne Ministre du
St. Evangile; sur l'état d'épreuve où sont
les Homes sur cette Terre, & sur la Vie
avenir; à l'occasion des Thèses Latines, qu'il
a soutenues sur ce Sujet.*

JE viens relire l'Ouvrage
Où tu parles si bien de la Vie avenir,
Qu'on diroit que ton souvenir
T'en retrace la vive image.
Tu crois donc que ce court passage,
Où D I E U veut nous assujettir,
Est un utile Apprentissage,
Pour nous apprendre à le servir.
Heureuse épreuve pour le Sage,
Qui fait un légitime usage,
De cẽ tems que le Ciel lui donne à parcourir,
Et qui dans son Pèlerinage,
Méprise des Enfãns l'insensé badinage.
La Vie enseigne à bien mourir.
Elevons nôtre Esprit au céleste Héritage,
Où Dieu nous veut, un jour, couronner ou punir.
Voulons nous éviter l'Orage
Et contre les Vents nous munir,
Lutons contr'eux avec courage;
Ne prenons pour nôtre équipage

Qu'un Cœur, droit, ou le Répentir :

Ils nous conduiront au Rivage.

Mais si le Vice est du Voïage ,

Et qu'on ne puisse le bannir

Nous ferons un triste Naufrage.

Malheur à tout Home volage

Que les Plaisirs trompeurs plongent dans l'Esclavage,

Et qui se livre à ses desirs :

Dans le sein du Bonheur suprême

Son Ame pousse des soupirs :

Dévoré d'une soif extrême ,

Il cherche en vain l'Objet de ses plaisirs.

La mole Volupté, la Gloire, ou l'Opulence,

Ne font point la Félicité.

Sur cette Terre est l'aparence ;

Dans le Ciel la réalité. .

Mortels ! Qu'est-ce donc que la Vie ?

L'Ecole de l'Eternité ;

Et l'état dont elle est suivie

Nous ouvre l'Immortalité ,

Heureuse, quand nos Cœurs dociles ,

Ont contracté du bien les penchans vertueux.

Mais que nôtre sort est affreux ,

Quand nous lui préférons des biens faux, & fragiles !

Le Méchant confondu tremble à tes jugemens ;

J'adore, *O mon Dieu !* ta justice :

Mais, n'est-il point de fin à ses cruels tourmens ;

Pour avoir vécu des momens ,

Subira-t-il, SEIGNEUR, un éternel Supplice ?
 Malgré son repentir, puniras-tu des Vices,
 De ses Sens séducteurs aveugles mouvemens ;

Dont quelquefois ses sentimens
 Ne font pas même les Complices !

Tandis que de tes Dons, fortunés monumens,
 Les Fidèles, malgré quelques égaremens,
 Nageront au milieu d'un Fleuve de délices.

Hélas ! Des Mortels le plus Saint
 A besoin ; chaque jour, d'implorer ta clémence,
 Et ne l'implore point en vain.

Oùï, ta bonté, SEIGNEUR, égale ta puissance ;

Tu pardone, afin d'être craint.

Mais n'abusons point de ta grace

En comblant nôtre iniquité ;

Car, de ton secours efficace,

Le terme, enfin, est limité.

L'on ne peut, dans le Ciel, obtenir une place

Qu'en Suivant la Divine trace

Que nous montre la Probité.

Celui qui profitant de cette utile Ecole

Triomphe de ses Passions,

Qui, Vainqueur des tentations

Sacrifie au devoir la dangereuse Idole,

Objet, de ses affections,

De l'heureux fruit de sa Victoire

Verra couronner ses efforts ;

Et sortant du séjour des Morts,

Ses yeux contempleront ce qu'en a peine à croire.

Ses plaisirs seront sans remors ;

Echauffé par de Saints transports

Il mêlera sa voix aux célestes accords ,

Qui célèbrent de Dieu les bienfaits , & la gloire.

Mais nous ne devons ses succès

Qu'a l'utile persévérance

Dans la route de l'Innocence ,

Qui couronnera nos progrès.

De nouveaux Cieux , une Terre nouvelle ,

Des Bienheureux ranimeront le zèle ;

Et soutiendront leur vol , & leur ardeur ;

De ce Vaste Univers mesurer la grandeur ,

Et de l'Infinité fonder la profondeur ,

Rempliront de leurs jours la durée éternelle ,

En perpétuant leur bonheur.

Ce qu'on voit ici bas n'est qu'une foible Aurore ,

Qui précède le plus beau Jour.

Ainsi le doux Printems fait meurir , fait éclore ,

Les Fleurs , & les Fruits , tour à tour ;

L'Etre bon & parfait , que nôtre Cœur adore

Peut-il épuiser nôtre amour !

DIEU dissipera les Nuages ,

Qui nous cachent la Vérité ;

Et de ses excellens Ouvrages ,

Nous verrons la diversité ,

L'ordre , le nombre , les usages ;

Et la merveilleuse beauté.

Eclairé des raisons de la Divinité

Nos Cœurs, pleins de respect, lui rendront les
homages

Que mérite sa Majesté.

N'étant plus les Jouets d'une aveugle ignorance,

Nos doutes seront dissipés.

Les secrets de la Providence

Pourront être développés,

Et seront les sujets de nôtre confiance.

Ici bas nos desirs ne sont pas satisfaits,

Et nos sens sont très imparfaits.

Peut être de nouveaux Organes

Feront voir de nouveaux Objets,

Inconus aux Esprits profanes ;

Car selon les Vertus, le Goût, & les Talens,

Que nous aurons eu sur la Terre,

L'auguste Maître du Tonerre

Rendra nos progrès différens ;

Et le degré de nôtre expérience

Sera celui de nôtre récompense.

La Suprême Equité règlera nôtre état.

Les Astres, à nos yeux, ont différent éclat.

Ils ont plus ou moins de lumière,

Parcourant la même carrière.

Mais la nôtre, SEIGNEUR, est de suivre ta Loi,

De nôtre Liberté de faire un digne emploi :

Le Vice n'est qu'un dur, un honteux Esclavage :

Son joug met l'Home aux fers ; la Vertu le dégage.

Mais n'atendons pas que les ans

Rendent nos efforts languissans.

De nôtre Corps la décadence

Entraine celle de nos sens ;

Et nous prenons pour pénitence

Le changement de nos penchans ,

Et l'êfet de nôtre impuiffance !

Des plus noires couleurs les Objets revêtus ,

Ne paroiffent plus defirables ;

Et fous la Faux du Tems nos Esprits abatus ,

Nous croïons être moins coupables

En changeant des Vices aimables ,

Contre de farouches Vertus.

Une Félicité d'éternelle durée

Par le Créateur assurée

Que le Tems croitra, loin de la limiter ,

Ha ! pouvons nous trop l'acheter ?

Le Prix est dans nos mains , c'est par l'obéiffance ,

Que nous parviendrons au Bonheur.

La Pauvreté, le Mépris, la Douleur

Suites de nôtre dépendance ;

En éprouvant nôtre prudence ,

Feront un jour nôtre grandeur.

Ainsi, de la Nuit la plus sombre

Le Soleil diffipe l'horreur :

L'éclat du Jour succède à l'Ombre ,

Et fait admirer sa splendeur.

Ha ! que ne puis-je, loin du Mensonge & du Crime,

Et ne redoutant plus les pièges de l'Erreur ;

Prendre vers toi, SEIGNEUR, un vol noble & sublime!

Mais que j'ai peine encor à sortir de l'Abîme
Où m'a plongé ce Monde Séducteur !
En le sacrifiant, hélas ! mon foible Cœur
Verse des pleurs sur la Victime.
Toi, qui nous conduisant dans la route des Cieux ;
Sur ce divin Soleil ose porter les yeux ,
Dirige dans ton sein ma démarche timide ;
Et pour me rendre heureux , *Cber Ami*, sois mon
Guide.

Genève le 12. Février 1754. J. B. T.



AUX EDITEURS.

LE Sonnet que je vous envoie, *Messieurs*,
est l'Ouvrage de ma douleur. Vous
m'obligerés de l'inferer dans vôtre Jour-
nal &c.

SONNET

D'un Père sur la mort de son Fils.

CHer Enfant, que j'aimois, que je chéris encore,
Que m'a ravi la Mort, à l'âge de deux ans,
Faut-il te voir, hélas ! dans ton premier Printems
Tomber come une Fleur qu'à peine on voit éclore !

O Décret rigoureux, qu'en même tems j'adore,
Qui me prive d'un Fils, si chéri, si charmant,
L'Objet de tous mes Vœux, que j'aimois tendrement !
Qui pourra soulager l'ennui qui me dévore ?

Ce n'est qu'en contemplant le Bonheur glorieux,
Dont ton Ame jouit dans les Célestes Lieux,
Que je peux soulager ma tristesse mortelle.

J'ai répandu des pleurs & poussé des soupirs ;
Mais te voiant paré d'une Gloire éternelle,
Je me console en Dieu qui fait tous tes plaisirs.



LE SPECTATEUR

Désintéressé.

AUX EDITEURS.

IL est sensible aux Auteurs, *Messieurs*, de voir des fautes d'impression dans leurs Ouvrages. Il s'en est glissé dans mon Discours sur la Mort, & il y en a dans celui du Mois de Février. Je vous prie de mettre, sur ces dernières, le petit *Errata*, qui suit, à la tête de mon IV. Discours.

La Lettre O. a été omise, à la fin du III^{me}. Discours du Spectateur. C'est la marque de l'Auteur.

Page 160. ligne 9. *Je saisi en effet toutes les occasions, qui se présentent d'en faire. Corrigés ainsi: Je saisis toutes les occasions, qui se présentent de réfléchir.*

Page 171. l. 3. *m'exposer, lisez, m'excuser.*

IV. DISCOURS

Solutos

Qui captat risus hominum, famamque dicacis ;
bic niger est hunc tu Romane caveto.

Chercher à faire rire , par des Railleries piquantes, pour aquerir ainsi de la réputation , c'est ce que j'appelle avoir un Caractère dangereux. Il faut éviter un tel Home. HORACE, Sat. IV. L. I.

L'ESPRIT caustique ! Quel Esprit ! Eh cessez , *Importun Philodore* , d'injurier ce malheureux *Philandre*. Nous le savons , vous avez plus d'esprit que lui ; mais en avez vous autant que *Cléanthe* ? Par quels affreux moïens cherchez-vous donc à masquer vôtre médiocrité. Mais non vous l'affichez , en voulant la faire disparaître.

Oui , on l'a dit souvent , & l'on ne l'a pas assez dit encore , l'Esprit caustique est un Esprit médiocre , qui , convaincu du peu qu'il vaut , cherche à faire une injuste compensation du Génie qui lui manque , par l'odieux parallèle qu'il en fait avec celui d'un Home qui n'en a pas. C'est un Soleil si foible , qu'il n'échaufe qu'autant que ses rayons , réfléchis par un Corps opaque , acquièrent une nouvelle vivacité par leur réunion.

Vous

Vous êtes affigé, quand vous voyez que l'on applaudit à *Cléanthe*. On le cherche en éfet, on le fuit, on l'écoute, & on ne juge point, fi on a pénétré fon jugement. Maître des Efprits, il les gouverne à fon gré, & ils fe complaifent & s'attachent à *Cléanthe*. En un mot, par tout chéri, par tout confidéré, il faut l'imiter fi l'on veut plaire. Et vous voudriez plaire come lui? Imiter le donc: Il n'est, ni railleur, ni méchant. Il est vrai; & vous l'aviez fenti, quand vous effaiates de le prendre pour Modèle; Vous fites quelques pas dans la même Carrière. Pourquoi n'avez-vous pas continué? Vous n'eûtes pas le même fuccès! Et depuis ce tems-là vous êtes cauftique. Allez, j'en ai conclu que vous n'êtes que vain.

Un Efprit haut, envieux, jaloux, qui s'est conu, & qui s'est malheureufement comparé, & dès lors jugé à fon défavantage; c'est le Cauftique, il n'en faut pas plus. Trop fier pour s'humilier, trop orgueilleux pour fe contenter dans la Société d'une Place modeste, & trop aigri d'avoir aperçû qu'il devoit refter dans la foule, il fe venge du partage que lui a fait la Nature, fur ceux qu'elle a plus mal partagé que lui, & s'éforce de fortir de l'obfcurité où fa médiocrité le range, par les traits acérés de fa
mé-

méchanceté. Demi-Caustiques, Esprits vains come lui, aussi envieux, mais moins audacieux peut être, sa malignité vous plait, vous applaudissez à ses amers sarcasmes, vous préconisez son Esprit. Quelle erreur ! Il sent bien qu'il ne doit ses succès qu'à votre jalousie. Pour moi, malgré tous ses efforts, je ne vois en lui qu'un Nain imbécile, qui, pour paroître un Géant à mes yeux, s'étend, se roïdit, s'enfle auprès d'un Pigmée; mais en vain, c'est toujours un Nain ridicule.

Encore s'il s'en tenoit là, je verrois bien en lui les mâlins éfets d'une rage orgueilleuse ; mais je n'y verrois rien de plus. Oh le Caustique va plus loin, & fier des avantages qu'il a remporté sur *Philandre*, c'est à *Cléanthe* lui même, que *Philodore* s'en est pris. *Cléanthe* ! Oüi *Cléanthe*. C'est à présent le but où portent tous ses traits. Il est l'objet de ses bons mots & le sujet de ses mordantes fatires. Mais y pense-t'il donc ? *Cléanthe* ! Eh ne comprend-il pas qu'il le voit en pitié, qu'il méprise un Ennemi si peu à craindre, & que si jamais irrité, il venoit... ? Oh c'est ce qu'il demande. La supériorité de *Cléanthe* est reconüe ; il y a long-tems que ce n'est plus un Problème ; & voilà justement ce qui le dévore. C'est un outrage qu'il ne peut plus souffrir. Dût-il se
des-

deshonorer il faut qu'il se venge, qu'il en rapelle, auprès du Public même, du Jugement que le Public en a porté. Qui fait? Ses prestiges réuffiront peut-être, & Cléanthe sera supplanté. Or c'est ainsi que Philodore s'y prendra pour arriver à ce but, car la méchanceté, l'envie raisonnent; & c'est ainsi que Philodore à raisoné.

La réputation de Cléanthe est faite, son mérite est décidé, je le sai, & c'est ce qui m'afflige. Eh bien, il faut détruire Cléanthe. Suis-je le seul que sa gloire blesse? Suis-je le seul qui voudrois voir tomber l'Idole? Non: On se lasse d'admirer; & quand l'admiration devient un tribut, elle devient une servitude insupportable. J'aurai donc un Parti; oui un Parti considérable. D'abord ceux qui marchent le plus près de Cléanthe doivent lui porter plus d'envie, puis qu'ils sont ses Rivaux; ils se joindront donc à moi contre Cléanthe. Après eux, ceux qui acoutumés à l'encenser, pour ainsi dire par habitude & parce qu'ils le voient encenser, s'amuseront d'un changement de Scène, d'autant plus agréable, qu'il leur avoit été plus imprévu. Ce sont donc encore des Ennemis que je prépare à Cléanthe.

Enfin ceux qui jusques à présent ont aplaudi aux dérisions que j'ai fait du malheureux Philandre, si leur amour propre été flaté de le voir

ren-

renversé, ne triompheront-ils pas de la chute de Cléanthe? Que de Bras donc qui me soutiendront! Que de Bouches, qui applaudiront aux traits mûlins, que je décocherai contre lui! Aucun ne tombera, on les relevera tous, on sourira à tous; Cléanthe l'écouterà-t'on, l'entendra-t'on, acablé sous mes coups, désolé, confus, renversé? Ne sera-t'il pas plutôt contraint à me céder une Victoire, qu'il seroit inutile de me disputer?

Ouï, mais assuré de son Empire, & dédaignant mes menaces, si Cléanthe refusoit de se mesurer avec moi, mes projets seroient renversés, mes mesures déconcertées, & ma confusion assurée. Non, ce n'est pas cela: Eh n'est-ce pas beaucoup, que d'avoir offert le Combat à un Ennemi aussi redoutable que Cléanthe? L'on pensera qu'il me méprise! Bon, ouï, si si l'on vouloit le penser. Mais, on se gardera bien de le penser; encore plus de faire paroître qu'on le pense. Qui conoit tout le mérite de Cléanthe, le jalouse, il est sûr: Ou il se taira donc, ou il avouera qu'il méconoit Cléanthe. Qui ne le conoit pas ne saura qu'en penser, & n'en jugera que par mon audace. Ainsi de tous côtés, il m'en reviendra un nouveau surcroit de considération, de la part des uns que j'aurai trompé, de la part des autres qui voudront humilier Cléanthe.

Il est vrai, mais je découvre encore un nouvel Obstacle. Ces mêmes Homes, qui, entrés à présent dans mes vies, favorisent mes prétensions, si j'ateins le but, me soutiendront-ils sur le faite où ils m'auront porté? Le Coup frappé, Cléanthe abatu, l'Envie & la Maliginité satisfaites, il n'est plus d'intérêts qui me les unissent. Au contraire, à la Jalousie succèdera la Vanité; elle parlera dans tous les Cœurs; & la place de Cléanthe, qu'ils n'osèrent lui disputer, qu'ils se réunirent pour lui ravir, & qu'ils me donèrent come à l'Instrument dont ils avoient été contraints de se servir, pour satisfaire plus sûrement leur vengeance, ne travailleront ils pas alors, de concert, à m'en écarter, pour se la disputer ensuite? Je n'en dois pas douter. Il en est de ces sortes de Cubales, come des Séditions. Le risque est grand; l'on craint de se compromettre; que fait-on? Un Home se rencontre, audacieux, téméraire, mais sans nom, sans apui, sans mérite, & sans considération; c'est ce qu'il faut; l'on s'en servira. Des ressorts cachés le mettent aussi tôt en jeu; des intérêts oposés se réunissent pour le faire mouvoir; on le porte donc à la tête d'un Parti; on l'y soutient tant qu'il y a quelque espérance; un revers éclatant vient-il à déconcerter ses projets, il a paru seul, il sera seul la Victime sacrifiée. Triomphe-t'il, au contraire,

le

le succès ne lui est pas plus favorable que le revers. La Scène est également jouée. Le même intérêt ne subsistant plus, ceux qui s'étoient réunis pour le favoriser, n'agissent plus de concert, que pour hâter sa chute, & se divisent ensuite, pour se disputer ses dépouilles. Le Personage de Théâtre s'éclipse donc; un Home plus considérable vient briller à sa place, & recueillir tranquillement les fruits de son audace, de ses périls, de ses triomphes & de sa chute. Voudroit-on être gouverné par un vil Instrument, que l'on a fait mouvoir à son gré, & ne rougiroit-on pas de son propre Ouvrage?

Mais, Lecteur, l'amour propre ne fau-
roit s'arrêter à de semblables réflexions; elles sont trop humiliantes; aussi ne les fait-il qu'en passant: Il les entrevoit; mais ne les envisage pas: Ce sont des Objets qu'il lui suffit d'effleurer, de côtoier, & il cherche bien-tôt des Scènes plus riantes, qui le distraient de ces Points de vue peu gracieux.

Aussi Philodore ne s'en est pas tenu là. Ces pensées, au lieu de le rappeler à lui-même en l'humiliant, le remplissent, au contraire, d'une nouvelle fureur, en achevant de l'atgrir.

Qu'ai-je dit, s'écrie-t'il? Quel odieux parallèle viens-je de faire? Ai-je donc oublié ce que je suis & ce que je peux? Philandre n'est-il pas à mes pieds, & ne suis-je pas Philodore? Oui, Philandre est à mes pieds. Et ce Philan-

dre, quel est-il? Est-il tel que la Jalousie se le figure? J'en ai triomphé; mais ne m'en a-t'il point coûté d'efforts? Je l'ai vaincu. La Victoire en a-t'elle été si facile? Ruses ignorées, Artifices ingénieux, Facéties pleines de sel, Sarcasmes amers, mordantes Epigrammes, Satires piquantes, Railleries fines, mais acérées, que de Moïens ne m'a-t'il pas falu employer? Combien de fois ne me l'a-t'il falu doner en Spectacle? Cependant j'ai réussi. Les Rieurs se sont tournés vers moi. Philandre est confondu, & sa confusion est mon Ouvrage. J'ai donc des ressources, ouï des ressources peu ordinaires. Je puis donc beaucoup. Pourquoi craindrois-je? Non, je ne craindrai point. J'irai défier Cléanthe lui même; & si, en l'ataquant, je suis d'abord soutenu, je saurai bien seul me soutenir ensuite.

Ainsi parle Philodore; & c'est ainsi, que l'Amour propre en particulier, l'Amour propre blessé, pour s'élever, s'aide de tout, même de Philandre.

Mais quand après cela, sur ces frêles fondemens, il veut élever l'Edifice, l'Edifice se soutient-il?

Ainsi Philodore dressa bien-tôt toutes ses Bateries contre Cléanthe. Et auprès de Cléanthe, Philodore, qu'étoit-il? Cependant son raisonnement n'avoit pas été également faux dans toutes ses parties. Ces Homes, justes

Admirateurs de *Cléanthe*, qui méritoit si bien leur admiration, malheureusement parurent trop favoriser *Philodore*.

LECTEUR, je n'ai mis encore sous vos yeux qu'une sorte de *Cautiques*; & si je m'y suis arrêté long-tems, je n'en suis pas fâché, puis que j'en ai pris occasion de vous découvrir ces indignes manœuvres, qui ne règnent que trop parmi les *Gens d'Esprit*. Que de petiteffes, dans ces *Mistères*, que je viens de vous dévoiler! Que de passions dans ceux qui ne devoient les conoitre, que pour les corriger! Contre elles, mais contre elles seulement la *Cauticité* commence à être permise, *Gens d'Esprit*, & je ne la permets encore qu'à vous. Il me vient un doute. La *Lumière*, que j'ai fait briller, fera-t'elle disparoitre ces *Fantômes d'erreur*, qui ne marchent que dans les ténèbres, & qui ne peut nuire que dans l'obscurité? Je n'en fais rien, mais je sens encbre moins, *Gens d'Esprit*, si vous sentirés une fois tous vos avantages. Serez vous toujours la *Dupe des Sots*.

LECTEUR, je suis las d'écrire; la *Plume* me tombe des mains: Dans un autre *Discours* donc, les autres sortes de *Cautiques*.

H.

V.DIS.

Vme. DISCOURS
DU SPECTATEUR.

. *Patet anguis in herba* VIRGIL. Eg. III.

ON ne doit pas être surpris de voir , dans un seul Mois , deux Discours : Celui ci ne me coûte rien : Il s'agit seulement , *Mon cher Lecteur* , de vous comuniquer une Lettre , que j'ai reçue. Elle avoit 24. à 25. pages , & vous conoissés telle Epitre de la même longueur , qui auroit gagné , si on l'avoit réduite au quart. C'est le service que j'ai voulu rendre à celle-ci. J'aurois craint de déplaire à l'Auteur , si j'avois touché à l'ordre , ou plutôt au désordre de ses idées : Il peut y avoir là dessous quelque finesse , que je ne comprends pas ; mais que le Lecteur intelligent comprendra sans doute. Voici donc la Lettre. J'avertirai , dans les Notes , de ce que j'y ai retranché.

MONSIEUR LE SPECTATEUR
DESINTERESSE'.

LE bien que j'ai ouï dire de vos Discours , m'a donné envie de vous écrire , soit pour vous l'apprendre , soit pour vous parler de plusieurs autres choses , qui me sont venues dans

L'Esprit, & que j'amenerai, bien ou mal, à la suite les unes des autres; car il n'y a que peu de différence entre des idées suivies, & des idées qui se suivent, come je l'ai appris de plusieurs grands Ecrivains, tant du Siècle passé, que de celui ci, & entr'autres du Docteur Swift.

Je hais ces froids Dissertateurs, qui ont toujours en main le Compas de la Logique naturelle, qui ne disent pas un mot, qui ne portent son idée, qui ne mettent pas une phrase hors de sa place, qui rejettent sévèrement tout ce qui est superflu, saisissent l'Âme de leur Lecteur, l'ébranlent, & le persuadent. J'aime mieux voir une Armée dont les Soldats sont répandus dans la Campagne, les uns à boire, les autres à joier, les autres à cajoler les Filles du Canton, que de voir cette même Armée rangée en Bataille. Le premier Spectacle est plus riant; l'autre est beau, mais il fait peur.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, le Public & moi avons été très contents de vôtre 1er. Discours. Cependant j'y trouve un défaut considérable; c'est d'avoir fait entendre, que les Enigmes de l'Humanité se dévelopent à la mort, parce qu'alors nous savons que l'Home passe à une autre Vie, où les Maux aparent de celle-ci sont réparés, & où tout le Système des Etres moraux se développe. Vous comprenez; Monsieur, que l'Immortalité de l'Âme des Bêtes étans

*étant une vérité aussi évidemment démontrée que celle de l'Ame de l'Homme, votre raisonnement s'appliqueroit également bien à la Brute. Qu'est-ce que le Rossignol ? Question importante ! Il meurt ; elle est décidée. Pas tout à fait, Monsieur &c. Je pourrois vous citer ici le trait de l'Homme de Platon ; mais je craindrois, en vous donnant une preuve de mon Erudition, de ne pas vous prouver mon discernement. D'ailleurs combien de Réflexions auroient pû entrer dans votre Discours, que vous n'y avez point mises ! Par exemple * . . . Malgré ces omissions, que j'aurois bien empêchées, si vous m'aviez consulté, votre Discours est excellent, & en prouvant la beauté de votre Génie, il prouve également bien la bonté de votre Cœur. Ne prenez point ceci pour une injure ; car ce mot de bonté me rapelle une Réflexion fort judicieuse & très fine, qu'on trouve en vingt endroits différens, mais que j'avois faite, je l'avois, long-tems avant de l'avoir lue ; c'est que ce mot bon est fort équivoque en François : On dit tous les jours, sans impolitesse, Vous êtes bien bon, vous avez bien de la bonté ; mais on ne dit point, Vous êtes*

T 2

un

* L'Auteur avoit ici placé quelques Réflexions, encore plus de Citations & de Traits d'Histoire, que j'ai retranchés, parce qu'on les trouve par tout,

un bon Home, quoi qu'on pût le dire avec vérité.

Sur quoi il faut bien remarquer, que les Anciens n'ont point connu cette différence; aussi M. Dacier remarque fort judicieusement, contre sa coutume, que lors qu'il est dit dans Horace, Aliquando bonus dormitat Homerus, il ne faut pas traduire Le bon Homère dort quelques fois; mais, Homère, qui est un bon Auteur ne laisse pas de s'assoupir de tems en tems; Or si cela arrive à Homère, doit-on s'étonner qu'il arrive à quelques Auteurs modernes à M..... même. Il y a encore une autre difficulté dans le même Passage d'Horace, sur ces mots, Verum opere in longo fas est obrepere somnum. Quelques uns traduisent, Il est bien permis de s'endormir à la lecture d'un long Ouvrage, come par exemple ma Lettre. Mais je soutiens, qu'il faut traduire, Dans un Ouvrage de longue haleine, il est bien permis à l'Auteur de se négliger quelques fois. Encore une remarque sur le mot bon; Cicéron s'est servi d'une expression toute pareille à nôtre façon de parler: Quelques Philosophes, dit-il, Offic. L. II. C. 9. Bones-gens à la vérité mais peu subtils, font là dessus une Objection &c. Eh Monsieur le Spectateur, ne conoissés vous point ces Philosophes?

Vous voies, Monsieur, que je conois les Anciens; j'ai vû, avec plaisir, que vous les

connoissés aussi; mais pour vous le dire sincèrement, j'ai été choqué de voir une Epigraphe Française, à la tête de votre II. Discours: Une Epigraphe Française! Cela est bon tout au plus pour la Spectatrice Danoise. Ce Discours étoit plein d'esprit; mais une Epigraphe en François! Je n'en reviens point. D'ailleurs, Monsieur, combien de choses n'avez vous point négligées! Combien de beaux Passages Grecs & Latins dans le Polyanthex *! Combien de lambeaux des Oeuvres d'Horace, de Boileau, de Perse, de Rousseau, de Gresset! Quels beaux endroits de la Consolation de Boèce!**. Vous auriez pu, Monsieur, tripler votre Discours, & vous n'auriez pas même épuisé mon Recueil.

Vous ne sauriez trop lire les grands Ecrivains, les Auteurs Satiriques & comiques, tant anciens que modernes, les Oeuvres morales de Plutarque, Théophraste, La Bruïère, Toussaint, Duclos, & les Ouvrages dans le genre du vôtre, Addison Steele, Van Effen, Marivaux. Voilà, Monsieur, vos Modèles. †.

T 3

Vous

* J'en retranche ici plusieurs.

** L'Auteur en avoit copié plusieurs de ces Passages.

† Ici étoit le Portrait de tous ces grands Hommes. Je pourrai bien quelque jour en faire autant.

Vous ne sauriés donc rien faire de mieux que de lire tous ces Auteurs. Quand vous en serés rempli, vous écrivés bien & facilement; mais défiés vous de la rapidité dans la composition; rien n'est si pernicieux. Vous savés que Boileau se vançoit d'avoir appris à Racine à faire les Vers difficilement. Si ce grand Tragique s'étoit livré à la fécondité de son Génie, nous n'aurions point Athalie, Phèdre, Andromaque, Iphigénie, ni tous ces Chefs d'œuvres, qui feront à jamais l'admiration de ceux qui entendront le François.

Les deux Arts poëtiques de Boileau & d'Horace sont aussi des Ouvrages, qui méritent toute votre attention. On y trouve des Préceptes, qui regardent également tous les genres. Par exemple :

Que le début, la fin, répondent au milieu.....
 Vingt fois sur le Métier remettés votre Ouvrage.....
 Et ne vous chargés point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant,
 L'Esprit raffallié le rejette à l'instant.....
 Mais fâchés de l'Ami discerner le Flateur.....
 Gardés vous d'imiter ce Lecteur furieux,
 Qui de ses vains Ecrits Lecteur fastidieux,
 Aborde en récitant quiconque le salüe,
 Et poursuit de ses Vers les Passans dans la rüe.....*

Il est vrai, que vous n'aviés pas besoin de ce

*der-
 * L'Auteur avoit ici cité tous ces Préceptes dans le Latin d'Horace.*

*dernier avis , puis que vous gardés si soigneusement l'incognito ; mais j'ai crû devoir vous le rappeler afin **

Pourquoi prenés vous tant de soin de vous cacher ? Quelle qu'en soit la raison , cela donne lieu à je ne sai combien de conjectures , dont la plus grande partie est fausse sans doute. Les uns veulent que vous soïés Eclésiastique ; les autres vous font Home de Robe , & les autres Home d'Epée. L'un veut que vous soïés François ; l'autre décide que vous êtes Suisse. Il y en a qui vous croient en Allemagne , & plus loin encore. A Genève , on vous croit à Lausanne ; à Lausanne on vous soupçonne d'être à Genève. Ici , on soutient , que vous résidés dans une Campagne ignorée ; là on dit que vous demeurés dans une Capitale ; enfin il semble qu'on ait pris à tâche de vous découvrir , & par là de vous imposer silence , car c'en est le vrai moïen , si du moins vôtre Programme est sincère. Cependant le Public goûte vos Discours. Le dernier étoit bien écrit , mais quel Sujet ! Oh , Monsieur , si vous voulés plaire , n'entreprenés pas de corriger , ni d'être utile. Vos Erits auroient beau être bien faits , come ce dernier , vous déplairiés sûrement. Gardés vous aussi d'aprofondir les Matières , & de vouloir tout dire :

T 4 Je

* Je n'ai pû déchiffrer cet endroit.

*J'aurois crû de trouver dans vôtre III. Discours un mot au moins sur cette Coutume de Fernate . . . *.*

Je voudrois qu'il me fut possible de démontrer au Public l'authenticité de ma Lettre ; car si vous la faites imprimer , on pourra soupçonner que vous avés pris ce tour usé , pour vous doner impunément des éloges. Je suis &c.

A Flatteville le 27.
Mars 1754.

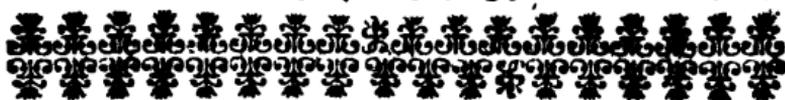
JEAN BERNARD
L'INCONSEQUENT.

O.



HIS-

* Je retranche une Analise fidèle de la 127. Bagatelle de M. *Van Effen* , avec beaucoup d'éloges que je ne mérite pas.



HISTOIRE

*De la Confédération Helvétique : Seconde
Partie.*

ON ne suivra point , en Chronologiste , une Histoire qui s'étend jusques à l'An 1515. c'est à dire jusqu'à la Confédération , du Corps Helvétique ; Histoire déjà si remplie de choses & de faits , qu'on souhaiteroit plutôt que l'Auteur eût voulu lui doner plus d'étendue. Pour finir cet Extrait on se contentera de parler de la Guerre de Bourgogne , que l'Historien a détaillée avec plus d'exactitude qu'aucun autre Ecrivain.

Peu à peu la Maison d'Autriche avoit perdu ou aliéné , de différentes manières les Possessions qu'elle avoit en Suisse. L'Archiduc *Sigismond* se rendit en 1469. à la Cour de *Louis XI.* Roi de France , dans l'espérance de le faire entrer dans une Ligue contre les Suisses. Le Roi étoit bien éloigné de se prêter aux vûes du Duc. Plus jaloux de la puissance de *Charles le Hardi*, Duc de *Bourgogne*, ce Monarque regardoit au contraire les Suisses come une Barrière à oposer à l'impétuosité de ce Prince ambitieux. *Sigismond*, aiant échoué à la Cour de *France*, se rendit à celle

celle de *Bourgogne*, où il emprunta *Quatre-vingt-mille Gouldes*, & engagea quelques unes de ses Terres, s'imaginant de les mettre par là à couvert des entreprises des *Suisses*. *Charles* en confia l'administration à *Pierre de Hagenbach*, Ennemi déclaré de la Nation. Celui-ci, autant pour satisfaire sa passion, que pour féconder les desseins de son Maître, prêta la main à toutes les violences & à toutes les insultes, que ses Officiers voulurent comettre contre les *Suisses*. En vain *Berne* se plaignit-il au Duc; loin de satisfaire à de justes griefs, il prit sous sa protection divers Gentils homes, qui avoient comis des véxations*. Une nouvelle Ambassade n'eût pas plus de succès. Ce Prince superbe obligea même les Députés de faire leur proposition à genoux**. Les *Suisses*, ainsi menacés, s'étoient fortifiés de l'Alliance de *Louis XI.* habilement ménagée de longue main, par *Nicolas de Diezbach*.

Le Duc *Sigismond*, s'apercevant que *Charles*, qui l'avoit flaté du Mariage de sa Fille *Marie*, le trompoit, fit avec les *Suisses* cette Union Héréditaire, qui leur assûroit la possession de leurs Conquêtes sur la Maison d'Autriche. Tandis que le Duc *Charles* cherchoit encore, une Ambassade trompeuse,

* Année 1470.

** Année 1474.

à jeter les Cantons dans la fécurité, *Hagenbach* son Fovori continuoit ses insultes. *Sigifmond* dépose enfin à *Bâle*, la Some empruntée de *Charles* & demande la restitution de ses Terres, qui lui est refusée. La mesure étoit comble, *Hagenbach*, aiant formé l'injuste projet de facager *Brisach*, fût faisi. Le Duc d'*Autriche* établit une Cour criminelle, qui condanne ce Fastieux à perdre la tête.

Charles, disposé à venger ce prétendu afront, & afin de n'avoir qu'un Ennemi à combattre à la fois, il voulut faire la Paix avec les *Suiffes*. Ils ne se laissèrent point tromper. La Guerre fût résoluë dans une Diette. Ils la déclarèrent, le 27. Octob. 1474.

Les Confédérés comencèrent par la prise d'*Héricourt*, qui fût remis au Duc d'*Autriche*. Quoi que l'Empereur & le Roi de *France* se fussent engagés à ne point faire de Traité avec le Duc, sans y comprendre les *Suiffes*, le premier consentit à une Paix, & celui-ci à une Trêve, sans eux.

Dès le Mois de Février de l'année suivante, les Confédérés comencèrent la Campagne, par la prise de *Pontarlier*, où ils foutinrent ensuite, un Siège, mais ils l'abandonèrent bien-tôt, après l'avoir brûlé & son Château. Ils tournèrent après cela leurs Armes victorieuses contre *Granfon* &

Orbe, appartenant aux deux Frères *Louis & Hugues de Châlons*, qui avoient imprudemment acordé passage sur leurs Terres au Duc. Le Château d'*Orbe* fût pris d'affaut & brûlé. Un autre Corps s'empara en peu de jours d'une grande partie de la *Franche-Comté*, que les Confédérés quittèrent, pour fuir la Peste, qui s'y faisoit sentir.

Y O L A N D E, Duchesse de *Savoie*, Sœur de *Louis XI.* observoit mal la Neutralité qu'elle avoit promise. Non seulement elle dona passage aux Ennemis, mais elle permit encore a ses Vasseaux d'ataquer les Suisses; elle chercha même à rendre odieux les *Bernois & les Fribourgeois* aux autres Alliés. *Jacques de Savoie*, Comte de *Romont & Baron de Vaud*, étoit entré au Service du Duc. Les Garnisons Suisses de *Granson*, d'*Orbe & de Joigne* eurent à se plaindre de ses Sujets. Toutes ces hostilités obligèrent les *Bernois*, fortifiés par les *Valaisans*, de lui déclarer la Guerre *. Successivement les autres Confédérés entrèrent dans cette juste quèrelle. En trois semaines de tems le Pais de *Vaud* fût conquis. Les Alliés projettoient même le Siège de *Genève*, qui se racheta moiennant 26000. *Gouldes*. On ne laissa de Garnison qu'à *Yverdun & à Granson*. Pendant qu'on

* Le 9. Octobre 1475.

ne parloit que de Paix , le Comte de *Romont* surprit la première de ces Villes *. 70. *Lucernois* , renfermés dans le Château , firent une résistance héroïque ; ceux qui étoient dans celui de *Granson* montrèrent la même valeur.

Un Mois après , le Duc *Charles* , à la tête de cent mille , selon d'autres , de 60000. Homes , entre par *Joigne* , dans le Pais de *Vaud* , vient mettre le Siège devant *Granson* , & en trois jours la Ville fût prise. Le Château se défendoit encore avec courage. Trompée par des conditions avantageuses , la Garnison se rendit enfin ; mais le perfide *Charles* fait pendre ou noier 450. Homes , qui la composoient encore. Les *Suisses* justement irrités s'avancent avec une Armée de 20. mille Homes , pour venger leurs Compatriotes. Le Combat s'engage au dessus du Bois de *la Lance* , le Duc plie , est batu , s'en fuit & les Alliés vainqueurs le poursuivent seulement jusqu'à *Montagni*. Avant & après l'Action , l'Armée Confédérée s'étoit mise à genoux , pour implorer le secours du Ciel , & pour l'en remercier.

Le Champ du Duc fût pillé ; il aimoit le faste , il y avoit beaucoup de Femmes dans son Armée ; aussi on trouva de grandes
 Ri-

* Le 12. Janv. 1476.

Richeffes , & le Butin fût estimé plus d'un million de Florins. C'est de là que vint ce fameux Diamant , qui fait le principal Ornement de la Courone Papale. On distribua entre les Confédérés une 30ne. de Gentilshomes prisonniers ; mais à la vuë des malheureuses Victimes de la cruauté de Charles, les Soldats de Berne & de Fribourg les massacrèrent tous , à l'exception de celui que Berne avoit demandé : Férocité , que l'exemple de la perfidie du Duc ne fauroit justifier.

Tandis que les Suiffes reprennent le chemin de leurs Maisons , Charles , soutenu de la Duchesse de Savoie & du Comte de Romont , rassemble une nouvelle Armée , & vient camper près de Lausanne. En vain les Bernois écrivirent-ils au Roi de France , pour l'engager à ataqner le Duc de Bourgogne. Celui-ci vient investir Morat , & camper près de là avec une Armée de 60000. Homes. Les Confédérés , qui n'avoient guères que la moitié de ce nombre , s'avancent , leur courage supléant au nombre , & fécondé de l'adresse , leur assure une Victoire complète, le 22. Juin 1476. Jour heureux ! puis que c'étoit celui de l'Anniversaire de la Victoire que les Suiffes avoient remportée à Lauppen, en 1336. Le Duc perdit près de 26000. Homes , & fuyant avec précipitation , il ne s'arrêta qu'à Morges.

Les *Suiffes* congédièrent la moitié de leur Armée, & s'avancant avec le reste jusqu'à *Lausanne*, brûlèrent, chemin faisant, *Lucens* & *Moudon*. A *Lausanne*, ils trouvèrent des Députés du Roi de *France*, qui les engagèrent à consentir à une Trêve, avec la *Savoie* & à un Congrès à *Fribourg*, pour la Saint Jaques prochaine. On y convint, entr'autres Articles, que le Pais de *Vaud* seroit restitué à la Maison de *Savoie*, moiennant 50000. *Fl.* dont ce Pais seroit l'Hypothèque. *Morat* & *Grandson*, avec quelques autres Lieux, furent cédés aux *Bernois* & aux *Fribourgeois*. Il fût aussi réglé que la Maison de *Savoie* paieroit à ceux-ci 256000. Florins qu'elle leur devoit. L'Année suivante, la Duchesse de *Savoie* renonça, par la sollicitation des *Bernois*, à tous ses droits sur *Fribourg*, qui fut ainsi reconüe pour une Ville libre.

Charles, que tant de pertes auroient dû épuiser, ou du moins rendre plus circonfpect, alla sur la fin d'Octobre de la même Année, porter encore ses Armes devant *Nanci*. *Réné*, Duc de *Lorraine*, se présenta en personne à *Berne*, pour solliciter du secours. *Berne* opina en sa faveur. Les autres Cantons oposèrent la rigueur de la Saison. Enfin on lui permit de prendre à sa solde autant de
Suiffes

Suiffes qu'il pourroit en engager. Il y en eût 8000, qui partirent de *Bâle* avant la fin de l'Année, & ne contribuèrent pas peu à la célèbre Victoire que *René* remporta sur *Charles* devant *Nanci*, le 5. Janvier 1477. *Charles* y perdit la vie. Ainsi finit un Prince inquiet & diffimulé, qui dans ses entreprises montra plus de bravoure, que de prudence, & avec lui une Guerre sanglante, que *Louis XI.* avoit fomentée, dans laquelle, malgré ses fermens, il ne prit point parti, & dont cependant il retira le principal avantage.

On bornera ici un Extrait, qui ne pouvant tenir lieu de l'Ouvrage, poussé plus loin, deviendroit inutile; & on le terminera par quelques réflexions sur cette Guerre de *Bourgogne*, que l'on ne peut se refuser. On est surpris, dans la première Campagne, de voir 18000. Confédérés s'en tenir à la prise seule d'*Hericourt*, & ne pas pousser leurs avantages, tandis que le Duc étoit occupé au siège de *Nuis* & avoit deux Ennemis redoutables en tête, le Roi de *France* & l'Empereur. A l'ouverture de la seconde Campagne, les *Suiffes* s'emparent de *Joigne* & de *Pontarlier*, qu'ils abandonnent, quoi qu'il semble qu'ils auroient pû y arrêter, ou du moins y retarder *Charles*. S'étant déclarés, la même Année, contre la Duchesse de *Savoie*, & aiant pris en trois semaines la meilleure

partie du Pais de Vaud, ne semble-t-il pas surprenant qu'ils l'aient abandonné, pour ne laisser de Garnison qu'à *Yverdun* & à *Granfon*? Après le gain de la Bataille de *Granfon*, où les Suisses signalèrent leur courage dans la troisième Campagne, pourquoi aiant passé trois jours sur le Champ de bataille, reprennent-ils le chemin de leur Maison, au lieu de poursuivre le Duc, qui bientôt après revient sur ses pas, pour assiéger *Morat*, où il est entièrement défait? On le laisse encore retirer, sans penser à s'emparer de son Pais. Il y a plus, les Députés de la *Franche-Comté*, aiant à leur tête l'Archevêque de *Besançon*, qui étoient venus au commencement de l'an 1477, négocier une Trêve avec les Suisses, instruits de la mort de leur Prince, ofrent de se soumettre come Sujets, aux Suisses vainqueurs. Ils ont encore la modération de le refuser. Qui n'aperçoit dans cette fuite de démarches, que les *Suisses* étoient bien éloignés de chercher à s'agrandir; que contents de se mettre à couvert des Invasions, ils ne pensèrent jamais à faire des Conquêtes. Ainsi conservèrent-ils leur liberté. Ainsi purent-ils, si souvent environés de trouble, se garantir de ces agitations que d'autres Etats on si fréquemment essués depuis lors.

DISCOURS ACADEMIQUES

sur divers Sujets intéressans, relatifs à la Religion; prononcés à Lausanne dans les Années 1750. 1751. & 1752. par JEAN ALPH. ROSSET Min. du St. Evang. Professeur en Théologie, & alors Recteur de l'Académie. A Lausanne, chez Antoine Chapuis, & se vend chez Pierre Verney, Libraire, MDCCLIII. I. Vol. 8vo. de 300. pages.

CEt Ouvrage, que nous avons annoncé dans notre précédent Journal, renferme VIII. Discours, qui roulent sur des Matières très intéressantes pour la Société. C'est ce qui nous engage à le faire conoitre. L'Auteur, dans son Epitre Dédicatoire qui est à la tête de cet Ouvrage, & adressée à LL. EE. les Seigneurs Avoier & Conseil de la République de BERNE, fait conoitre, *qu'il s'est proposé de soutenir la Religion, & de chercher à la rendre autant respectée, qu'elle est respectable.* Il croit qu'un des Moïens les plus efficaces, pour remplir ce but, est de montrer que les Principes essentiels de la Religion, sont dans la plus étroite harmonie avec ceux d'une saine Politique, telle que le juste & florissant Gouvernement de Berne en done l'idée, bien loin de les croiser ou détruire. Il est

per-

persuadé qu'il ne sauroit y avoir de vraie Politique, qui ne soit étaiée par la Religion, & il fait, à cette occasion, des Réflexions très judicieuses. L'attention, dit-il, que LL.EE. donent à tout ce qui peut intéresser la Religion, les soins paternels qu'Elles prennent pour la rendre vraiment respectable & l'imprimer dans le Cœur de leurs Peuples ; l'heureux concert qu'il y a entre les Principes de leur Gouvernement, & ceux d'un Christianisme sage & épuré, justifient ses intentions, dans le choix de l'Auguste Protection, qu'il a cherché à concilier à ses Discours. Il manifeste délicatement, les sentimens de fidélité, de vénération & de gratitude dont l'Acad. de *Lausanne*, continue-t'il, est & sera toujours pénétrée à si juste titre, pour LL.EE. qui ne cessent de lui faire ressentir les effets de leurs Graces Souveraines ; & il exprime aussi ses sentimens particuliers de zèle, de respect & de dévouement pour les intérêts de la Religion, & pour ceux du Gouvernement.

Le I. Discours, dont nous allons donner l'Extrait, fut prononcé, à l'occasion des Promotions publiques du Collège de *Lausanne*, le 21. Mai 1750. & il roule sur l'Harmonie qu'il y a entre les Principes de la Religion & ceux d'une saine Politique. Il est précédé d'une

Prière très édifiante & adaptée à la circonstance. Dans son Exorde, il parle d'abord de l'Union qui doit régner entre l'Etat & l'Eglise, entre les Corps Politiques & les Corps Eclésiastiques, & fait conoitre, que pour justifier la convenance de cette Union, il faut remonter aux grands Principes de la Religion, & à ceux d'une saine Politique, afin de faire sentir, que loin d'être en opposition, ils sont étroitement liés & absolument inséparables.

Il expose ensuite ce qu'il entend par les *Principes de la Religion*. Ce sont les grandes Vérités, les Dogmes Capitaux, l'existence d'un Etre Suprême infiniment parfait; la Création de l'Univers, la Doctrine de la Providence, l'Immortalité de l'Ame, les Peines & les Récompenses après la mort, la Rédemption &c. Tels sont les Principes qui constituent l'essence de la Religion, & qui formant l'objet de nôtre Foi, répandent de là leurs heureuses influences sur nos Mœurs, en nous rendant sacrées les Obligations qui en résultent, perfectionent l'Home & le préparent aux Délices de l'Eternité.

Par *une saine Politique*, l'Auteur entend l'Art ou la vraie Science du Gouvernement; par ses *Principes essentiels*, les Maximes fondamentales de cette Science, les Vûes que l'on

Pon doit avoir, les Règles qu'il faut suivre pour bien gouverner ; & *bien gouverner*, c'est, selon lui, conduire la Société par des Loix, qui assurent son repos, sa conservation & son bien être. Le but d'une saine Politique doit moins être l'agrandissement de celui qui gouverne, que l'avantage & le bonheur de ceux qui sont gouvernés &c. Pour parvenir à ce but, les Loix du Gouvernement doivent être bones, assorties aux circonstances essentielles & à l'état de ceux pour qui elles sont faites, & ne choquer en rien l'Équité naturelle ; ceux qui sont proposés pour les faire observer doivent s'aquitter fidèlement de cet Auguste Emploi ; & les Peuples doivent s'y soumettre, moins par la crainte, que par le sentiment ou la vue de leurs avantages.

L'Auteur divise après cela son Discours en III. Parties.

Dans la Ire. il établit solidement *que les Principes de la Religion & ceux d'une saine Politique n'ont rien entr'eux d'incompatible.*

Rendre l'Home heureux dans ce Monde, en lui assurant, en qualité de *Citoïen*, tous les Avantages qui résultent de la réunion des Homes en Société, écarter par de sages Loix tout ce qui pourroit troubler ; encourager les sentimens, les Actions de Justice

& d'Équité ; resserrer les Nœuds primitifs essentiels à l'Humanité ; faire de tout un Peuple , une seule Famille , l'animer du même esprit & du même intérêt ; lui inspirer les mêmes vûes , les mêmes desirs , les mêmes sentimens ; la faire croître , prospérer & fleurir , à l'ombre de l'Union , de la Justice & du bon Ordre ; c'est le grand but , c'est la dernière fin d'une sage Politique ; & c'est ce qui en démontre l'excellence & la dignité.

La Religion , que le savant & pieux Auteur démontre être essentielle à l'Home , va plus loin que la Politique , sans la croiser. La Religion est faite pour l'Home , & l'Home pour la Religion. Son but est de le rendre digne de Dieu ; de l'élever au dessus des Objets frivoles , de lui ouvrir la Carrière brillante de l'Immortalité , & de l'y conduire par la route que lui trace la Vertu. Elle perfectionne ce que la Politique ébauche ; elle apprend à l'Home à vivre , à bien vivre , à vivre en Home , en bon Citoyen , en Home de bien , pour le mettre en état d'oser mourir en Home , dans la ferme espérance de revivre à jamais en Enfant de Dieu.

La *Politique* a en vûe le bonheur de l'Home , en le considérant come Etre sociable. La Religion a la même vûe , mais en le considérant de plus come Candidat à l'Eternité.

La Religion finit à peu près où la Politique comence. Elles ne se heurtent ni ne se croisent point.

L'Orateur termine cette Ire. Partie en réfutant, avec autant de délicatesse que de solidité, les Sophismes captieux de *Baile*, qui prétendoit que les Vertus Chrétiennes étoient nuisibles à la Société, contraires à une saine Politique, & plus propres à faire des lâches que des Héros. Le Lecteur verra avec plaisir, dans le Discours même, ce qui est dit de ce fameux Sceptique, p. 15. & suivantes, & son Caractère si contradictoire p. 32. & 33. rapporté d'après Mr. *Saurin*. Il réfute aussi M. *Mandwil*, Auteur de la Fable des *Abeilles*, qui vouloit établir ce Paradoxe, si opposé à la Raison & à la Vérité : *Que les Vices des Particuliers sont utiles à l'Etat, & assortis aux vûes d'une saine Politique.* Mon DIEU! s'écrie Mr. *Rosset*, relativement à *Baile*, que les plus grands Homes deviennent petits, dès qu'ils veulent s'exhausser sur les ruines de la Religion!

II. M. *ROSSET* allant, par gradation, prouve dans sa II. Partie : *Que les Principes de la Religion & de la Politique sont étroitement liés, & que par des vûes & des routes différentes, la Religion & la Politique tendent au même but à la perfection de la Société, &*

au vrai bonheur de l'Homme. Il tire sa première Preuve, de ce que ces Principes dérivent de la Constitution primitive de l'Homme, & il démontre cette vérité, par rapport à la Religion, & par rapport à la Politique. Il y a une Cause première, de qui l'Homme tient son existence, & de qui il dépend. De cette relation résultent ses obligations, qui ne sont autre chose que la Religion elle même. Donc la Religion est aussi essentielle à l'Homme, que sa qualité d'*Etre créé.* La Religion résulte donc nécessairement de la nature & de la constitution primitive de l'Homme.

L'Homme dépendant par sa nature de l'Auteur de son existence, dépend de ses semblables par ses besoins. Il est porté par le plus puissant de tous les instincts à s'unir avec ses semblables, à s'assurer leur concours & services, & en se disposant à leur rendre lui même les siens. De là naît la Société. La Voix de la Nature, la Voix de Dieu même appelle, invite les Hommes à se réunir en un Corps de Société. Mais il ne fauroit y en avoir sans Subordination, ni de Subordination sans Loix, ni de Loix sans Politique. Donc les principes de la Politique sont autant essentiels à l'Homme que l'Humanité, & partans du même point que ceux de la Religion, ils ne peuvent qu'être inséparables.

La seconde Preuve de la liaison des Principes de la Religion & de la Politique, est prise, par nôtre Orateur, de ce que les Loix de la Religion & de la Politique dérivans de la Constitution primitive de l'Home, & dès là de la Volonté bienfaitrice de Dieu, elles ne peuvent que tendre directement au bonheur des Humains. Tout ce qui est parfaitement conforme à la Constitution de la Nature humaine, tout ce qui est dans les vûes de son grand Auteur, est marqué au coin de la perfection & du bonheur. Tout ce qui tend à la perfection & au bonheur de l'Home ne peut qu'être harmonisant & inséparablement lié. C'est le cas de la Politique & de la Religion. La Politique a en vûe le bonheur de l'*Home civil*, sa prospérité dans le tems; la Religion la félicité de l'*Home immortel*, son bonheur dans l'Eternité. C'est le même but, c'est le même Ouvrage. Ici l'Orateur détruit solidement les Objections tirées des malheurs, des désastres que plusieurs prétendent avoir été causés par la Religion, & il fait conoitre que c'est, l'Ignorance, la Superstition, l'Orgueil, l'Intolérance; le Zèle furieux, Eponges de la Religion, qui ont produit les malheurs que l'on attribue faussement à la Religion; & voici en peu de mots le Portrait aimable, qu'il

qu'il en fait : *Fille du Ciel, aussi pure que son origine, elle porte la joie, la paix, le calme dans son cœur, avec l'empreinte de toutes les Vertus sociables sur son front serein!*

L'Orateur tire sa 3me. Preuve de cette liaison du Caractère intrinsèque du Christianisme, dont il fait le plus beau Tableau; & pour le mettre dans le plus beau point de vue, il ne se contente pas de son Pinceau, il emprunte celui de l'Illustre Docteur *Werenfels*, & donc les beaux traits, qui se trouvent dans sa *Dissertation Latine sur l'excellence de la Religion révélée*, p. 63. de ses Op. Théol. T. I. Il nous faudroit transcrire tout ce qui est dit sur cette 3me. Preuve, pour en conserver toutes les beautés; mais la crainte de nous étendre trop, nous engage à y renvoyer les Lecteurs, & nous nous bornerons à cette belle Conclusion de M. *Werenfels*, qui après avoir dépeint magnifiquement une Société dont chaque Individu réglât sa Vie sur les Loix du Christianisme, s'écrie: *S'il y avoit quelque part un tel Peuple, une telle Société, elle formeroit le plus beau Spectacle, le plus digne de Dieu & des Hommes! Là, la gloire de l'Eternel reposeroit & la félicité de l'Homme y seroit portée à son comble!*

La 4me. Preuve de la liaison de la Politique & de la Religion est tirée de la conduite

duite des Législateurs , qui ont tous senti l'importance de la Religion, pour étaier leurs Loix & leurs Constitutions , & leur donner ce Caractère respectable , qui seul pouvoit les faire observer. Il fait voir contre le sentiment de *Baile* , qu'il ne fauroit y avoir de Société composée d'Athées ; il lui oppose tout ce qu'il y a jamais eu de plus grave , de plus savant dans l'Humanité ; & même l'Autorité de plusieurs Auteurs Paiens , qui ont parlé des Principes du Christianisme , come tendans à éviter tout ce qui pourroit troubler la Société.

III. Dans la 3me. Partie, M. le Professeur *Roffet* s'est ataché à prouver , que les Principes de la Politique & de la Religion sont absolument inséparables. Il fait voir évidemment qu'ou il n'y a point de Religion , il ne fauroit y avoir de saine Politique ; que le Gouvernement moderé est l'effet du Christianisme ; & que sans l'apui de la Religion , les meilleures Loix resteroient inéficaces. Il cite à ce sujet diverses Autorités , entr'autres l'Illustre Président de *Montesquieu* , & le célèbre *Le Clerc* , qui dit : *Les Loix sans le frein de la Religion qui les rend respectables, ne sont que des Toiles d'Araignées , que l'on rompt sans peine.* Il tire ensuite ses Preuves de son 3me. Point, 1°. De l'imperfection des

des Loix, & cite à ce sujet, le judicieux sentiment de Mr. *Barbeirac* de *Sénéque* &c. 2°. De ce qu'il n'y a que la Religion capable de réprimer les Passions, & de doner des Mœurs: Il cite ici *Horace* & M. de *Montesquieu*. 3°. De l'importance & de l'efficacité du Serment. C'est le Serment qui affectant vivement la Conscience des Homes, affermit le Prince sur son Trône; c'est le Serment qui est le Gardien sacré des Droits du Peuple; c'est le Serment qui formant la juste balance entre la Souveraineté & la Sujettion, préserve l'une des Vûes arbitraires & tyranniques, & l'autre de l'Esprit de révolte & de sédition. Mais quels égards aura-t'on pour le Serment, sans la persuasion intime des Principes de la Religion? Si les Citoïens, si les Souverains, si les Sujets foulent aux pieds la Religion, que deviendra la Majesté du Serment? Que deviendra la Société?

L'Orateur conclut enfin, que les Sociétés humaines, ne pouvant se passer de la Religion, cette Religion, émanée du Ciel, est faite pour l'Homme, come l'Homme est fait pour la Société. Rien de plus propre à rendre la Religion respectable, après ses grandes vûes pour l'Eternité, que son influence, son aptitude à faire fleurir les Societez Civiles, & à en avancer les intérêts,

& le bonheur. C'est, dit nôtre Professeur, aux Princes & aux Magistrats, en qualité de Protecteurs de la Société, s'ils veulent la faire fleurir, à soutenir, par leur autorité & par leur exemple, les intérêts de la Religion; c'est à eux à la rendre honorable & honorée, en l'honorant eux-mêmes; c'est à eux à la faire germer, croître & prospérer dans le Cœur des Peuples, en la fixant dans le leur propre; c'est à eux à réprimer, par de sages Réglemens, les emportemens du Vice & de l'Irréligion. . . . ; c'est à eux à encourager tout ce qui peut tendre à l'instruction & aux bones mœurs; c'est à eux enfin à distribuer les récompenses d'une manière qui contribue à faire respecter la Religion, & à encourager le Mérite & la Vertu.

Nous terminerons cet Extrait, en nous unissant à l'Orateur dans le beau Vœu qu'il fait pour la République de Berne, sous la juste Domination de laquelle nous avons, come lui, le bonheur de vivre: Il s'exprime ainsi: Puisse cette Illustre & Florissante République établissant toujours, come elle fait, sa Politique, sur la Baze de la Justice & de la Religion, continüer à être jusqu'à la fin des Siècles, l'Objet chéri des soins de la Providence, & la preuve parlante de l'heureuse harmonie qu'il y a entre une saine Politique & la Religion!

Les II. & III. Discours traitent *des Causes de l'Indifférence pour la Religion, & des Remèdes que l'on pourroit y apporter.* Leur Titre seul en démontre l'importance, & la Matière étant exposée avec beaucoup d'onction & de solidité, les Lecteurs ne peuvent qu'en retirer d'heureux fruits. Ils furent prononcés, l'un le 13. Mai 1751. & l'autre le 25. Mai 1752.

Le IV. a pour Objet *l'excellence du St. Ministère, & les qualités requises pour l'exercer convenablement.*

Le V. roule sur le *Rétablissement de Saint Pierre dans l'Apostolat.*

Ces deux Discours furent prononcés en 1751. au sujet de la Consécration de jeunes Ministres.

Le VI. fût prononcé à l'occasion du Décès de M. le Professeur *de Croufaz*, & de l'Installation de M. *De Montagni*, en qualité de son Successeur en la Chaire de Philosophie, le 16. Juin 1750. Il renferme un Eloge délicat de l'Illustre Mr. *de Croufaz*.

Le VII. Discours fût fait à l'occasion de la mort de Mr. *Ruchat*, Professeur en Théologie, & de l'installation de Mr. *Secretan*, son Successeur, le 21. Mai 1751. On y voit le Tableau d'un vrai Chrétien, & d'un digne Ministre de l'Évangile, dans l'Eloge du célèbre Mr. *Ruchat*.

Dans le VIII. Discours, on expose les *Secours que l'on a actuellement pour les Etudes, & la Méthode qu'il faut suivre pour en profiter.* Il fût prononcé le 3. Juillet 1752. en présentant Mr. le Professeur *De Montagni*, come Successeur de Mr. *Roffet* dans le Rectorat de l'Académie. Ce Morceau, très instructif pour ceux qui se voient à l'Etude, leur donne de justes idées de la Méthode, qu'ils doivent suivre, pour cultiver les Sciences avec fruit, & leur indique les Sources où ils doivent puiser.

DISSERTATION LITERAIRE,
De M. J. G. ALTMANN, de l'Académie
Roiiale des Inscriptions & Belles-Lettres de
PARIS, & de celle des Sciences de
BERLIN, sur l'Origine des Séquanois,
leurs Mœurs, leur Culte religieux, leur
Gouvernement, leurs Limites, avant que
CESAR, eût vaincu les Gaules & du
tems de CESAR & d'AUGUSTE.

LA Question proposée par l'Académie de Besançon a donné lieu à divers Savans de s'exercer sur la Matière qui fait le Sujet de la Dissertation curieuse, que nous anonçons. Mr. *Altmann*, très capable de ces sortes de recherches, fournit la carrière, où divers

autres font entrés ; avec cette érudition avec laquelle il a manié si heureusement tant d'autres Sujets.

Nous nous contenterons de donner une légère idée de son travail. Sa Dissertation est partagée en cinq Parties. Dans la Iere, il traite de l'Origine du Nom des Séquanois, qu'il croit venir de la Seine, *Séquana*. Les *Séquanois* furent d'abord les Habitans des rives de la *Séquane*.

La 2de. Partie roule sur les Mœurs des *Séquanois*. Il prouve que du tems de *César*, ils étoient déjà moins féroces & plus civilisés, que les *Germaines*, soit à cause de la température du Climat, soit à cause de leur goût pour les Arts. La Philosophie Pitagoricienne étoit en vogue parmi eux, come parmi le reste des *Gaulois*, avec lesquels ils avoient beaucoup d'afinité & de ressemblance dans leurs Coutumes & leurs Usages.

C'est la Religion de ces Peuples, qui fait le sujet du 3. Article. Un Passage de *César* prouve qu'elle étoit aussi la même que dans la *Gaule*, tirée en grande partie des Superstitions des *Grecs*. A cette occasion l'Auteur parle des *Druïdes* & de leurs fonctions.

L'*Aristocratie* fût, dès les tems les plus anciens, la forme du Gouvernement des *Séquanois*. C'est ce que M. *Altmann* établit dans

dans la 4^{me}. Partie de sa Dissertation : De sorte que ce qui regardoit la Guerre dépendoit des *Chevaliers*, come ce qui se raportoit à la Religion étoit soumis à l'Autorité des *Druïdes*.

Enfin l'Auteur détermine, dans la 5^{me}. & dernière Partie de son Ouvrage, les limites des *Séquanois*, & il prouve par d'anciens Monumens ce qu'il avance sur ce sujet. Ici il distingue, avec soin, les tems, afin de fixer avec plus de précision les lieux. La *Séquanie*, du tems de *César*, c'étoit ce qu'on nomme aujourd'hui *Bourgogne & Franche-Comté*; mais *Auguste* en étendit les bornes, en y ajoutant l'*Helvétie* & cette partie de la *Gaule*, qui s'étend jusqu'au confluent du *Rhône* & de la *Saone*; ce que l'Auteur éclaircit & démontre, par des *Témoignages formels*, & des *Inscriptions anciennes*, tirées du Corps des *Inscriptions de Gruter*. La *Séquanie*, ainsi augmentée, prit le nom de *Sequana maxima*, au lieu qu'auparavant, on ne disoit que *Sequana*. Aucun *Géographe* n'avoit fait cette distinction, si nécessaire, & qui répand beaucoup de jour sur cette *Matière*.

LES Srs. Heidegger & Compagnie, Libraires de ZURICH, ont sous Presse un nouvel Ouvrage de M. le Min. Bertrand, c'est un *Essai sur les Usages des Montagnes*. Nous nous ferons un plaisir d'en rendre compte au Public, dès que il fera sorti de la Presse.

ON trouve chez le Sr. *Antoine Philibert*, Libraire à GENEVE, au Perron: *Lettres anonimes, contenant; 1°. Les Lettres d'un Inconnu à son Ami Mr. M. De Lu**;* 2°. *Celles de Julie à Ovide;* 3°. *Celles de Julie à Clitandre, ou d'une Demoiselle à son Amant;* 4°. *Diverses Lettres galantes & Morales, avec les Réponses; le tout en un Vol. in 12. 1754.*

AUX EDITEURS

Sur quelques Particularitez Littéraires.

J'ÉLISOIS, MESSIEURS, ces jours passés, les derniers Volumes de l'*Histoire Militaire des Suisses*, de Mr. le Baron de *Zur-Lauben*, qui ont paru en 1753. J'y ai trouvé une Critique fort judicieuse de quelques Vers de la *Henriade de Voltaire*, injurieux aux Suisses. Vous sçavez coment nous sommes apostrophés dans ce Poëme;

*Barbares, dont la Guerre est l'unique Métier,
Et qui vendent leur Sang à qui veut le paier.*

Ces deux Vers avoient déjà été relevés dans divers endroits , & dans votre Journal , même , si je ne me trompe , mais personne ne l'avoit fait aussi fortement que Mr. de *Zur-Lauben* Il fait voir d'abord , que ces Vers ont été placés dans ce Poeme , à l'occasion d'un Fait imputé faussement à la Nation par le Poete. On y a supposé , que quelques Compagnies Suisses , tirées des Cantons Catholiques , & qui étoient au Service de la Ligue , se trouvant dans Paris , quand *Henri IV.* en fit le Siège , y comirent des désordres affreux.

*D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie ,
Tigres, que nos Aïeux nourrissoient dans leur sein ;
Plus cruels que la Mort , & la Guerre, & la Faim
Les uns étoient venus des Campagnes Belgiques ,
Les autres des Rochers & des Monts Helvétiques.*

Les Auteurs les plus exacts ne chargent point les *Suisses* des violences & des cruautés occasionées dans *Paris* par la Difette des Vins , mais uniquement des *Lansquenets-Alemans*, qu'aucune Discipline ne pût retenir.

L'Historien des *Suisses* réfute ensuite parfaitement bien , les deux Vers injurieux à la Nation. Cette Critique est si sensée que je crois qu'on la verra avec plaisir dans votre Journal. Elle se trouve dans le *Tome VI. pag. 64. & suiv.*

Mr. le Baron de *Zur-Lauben*, après les Vers de Mr. de *Voltaire*, contre les Suiffes, raporte la Note fuivante que le Poëte a placée au bas de ces Vers, pour leur servir de Correctif: *Les Suiffes, dit Mr. de Voltaire, qui étoient dans Paris à la solde du Duc de Maienne, y comirent des excès afreux, au raport de tous les Historiens du tems; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de Barbares, & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du Monde; puis qu'elle ne songe qu'à conserver sa Liberté, & jamais à oprimer celle des autres.*

Mr. de *Zur-Lauben* s'exprime ensuite ainsi:

„ L'Auteur présente, dans cette Remarque,
 „ le vrai Caractère de la Nation Suiffes;
 „ mais nous ne pouvons pas lui pardonner
 „ d'avoir raporté un Fait entièrement faux.
 „ Nul Historien n'a reproché aux *Suiffes* de
 „ la Ligue les horreurs, que le Poëte moderne leur impute gratuitement. Mr. de
 „ *Voltaire* avoit, dans son Poëme, une si
 „ belle ocaſion de rendre justice aux Servi-
 „ ces importans, que HENRI IV. reçut des
 „ Suiffes. Ces *Etrangers* furent les premié-
 „ res Troupes, qui reconurent ce Prince en
 „ qualité de Roi de *France*, & cette démar-
 „ che eût des suites très avantageuses. Les
 „ Batailles d'*Argues* & d'*Turi*, & la prise
 „ des Fauxbourgs de *Paris*, couvrirent ces

„ mêmes Etrangers d'une gloire immortelle.
 „ Mr. de *Voltaire* n'a pas daigné faire le
 „ moindre éloge de ces Troupes, qui avoient
 „ été si utiles à son Héros. Il ne parle des
 „ Suisses, que dans une circonstance où il
 „ n'y avoit ni bien, ni mal à en dire, &
 „ encore emploie-t'il les expressions les plus
 „ poétiques pour déchirer leur réputation.
 „ En vain, pour le justifier citeroit-on ce
 „ Passage d'*Horace*,

Pictoribus atque Poëtis

Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas

„ Mais cette licence à ses bornes. Mr. de
 „ *Voltaire* auroit entièrement réparé son
 „ tort, si à la place d'une Note, qui raporte
 „ un Fait, qui n'existe que dans son ima-
 „ gination, il eût retranché les Vers inju-
 „ rieux à la Nation Suisse, & si dans les
 „ fréquentes Aditions de son Poëme, il eût
 „ loué les Services que les *Suisses* rendirent
 „ à *Henri IV.* Mais supposons un instant,
 „ que le reproche qu'il fait aux *Suisses* de
 „ la Ligue soit fondé, du moins ne méri-
 „ toient-ils pas d'être apellés

*Barbares dont la Guerre est l'unique Métier,
 Et qui vendent leur Sang à qui veut le paier.*

„ Des motifs de Religion, & non d'intérêt,
 „ avoient porté une grande partie des Can-

„ tons Catholiques à fécourir la Ligne con-
 „ tre *Henri IV.* Ce n'est pas que je veuille
 „ les excuser ; mais ces motifs étoient les
 „ mêmes , qui avoient armé presque tout
 „ le Roïaume. D'ailleurs l'Histoire & les
 „ Actes publics justifient affés les Suiffes ,
 „ tant Roialistes , que Ligueurs , sur le re-
 „ proche d'intèrèt. On fait , que pendant
 „ tout le cours des Guerres Civiles , les
 „ Troupes Suiffes n'étoient que foiblement
 „ païées , & que dans le tems où elles fu-
 „ rent licenciées , il leur étoit dû de gran-
 „ des Somes sur leur Solde. Ces Troupes
 „ ne touchoient que la moitié & souvent
 „ que le quart de leurs Apointemens , tan-
 „ dis qu'elles faisoient la Guerre pour les
 „ Rois *Charles IX. Henri III. & Henri IV.*
 „ Les Capitaines dévoués au Service de
 „ ces Princes , vendoient ou engageoient
 „ leurs Biens & leurs Terres , pour suplèer
 „ au manque de païement. Les Cantons
 „ eux mêmes avançoient des Somes confi-
 „ dérables aux Rois de *France* , pour les
 „ aider à pouffer la Guerre contre des Su-
 „ jets rebelles. Ces Faits sont connus : Et
 „ pourquoi Mr. *de Voltaire* , qui dit avoir
 „ lû tous les *Historiens du tems* , les ignore-
 „ roit-il ? La qualité de Troupes Aux-
 „ liaires & Alliées , que les *Suiffes* portent
 „ en *France* , les met à couvert de tout re-

» proche. Les Suisses tiennent à honneur,
 » qu'on les regarde come un Peuple mili-
 » taire. S'ils donent des Troupes à des
 » Princes Etrangers, leur conduite est con-
 » forme à celle de plusieurs Puissances de
 » l'Empire & du Nord. Pourquoi Mr. de
 » *Voltaire*, ce Philosophe Citoien du Mon-
 » de, l'Ami de toutes les Nations, blâme
 » t'il cette conduite, dans la seule Nation
 » Suisse, alliée si étroitement avec la
 » France depuis trois Siècles? Ce Poète,
 » qui s'est piqué d'égalier *Homere & Virgile*,
 » quelquefois même dans l'invention, au-
 » roit dû les imiter aussi dans leur exacti-
 » tude à ne jamais manquer au *Costume*,
 » lors qu'ils ont peint les Peuples dont ils
 » ont parlé.

Pour mettre du Contraste dans ma Let-
 tre je vai vous parler présentement des Ocu-
 pations douces & tranquiles de quelques Ofi-
 ciers Suisses pendant la Paix. On a vû dans
 vôtre Journal diverses Pièces sur la manière
 nouvelle de cultiver la Terre, proposée en
Angleterre par Mr. *Tull*, & perfectionnée à
Genève par Mr. *Lullin*, de *Château Vieux*,
 un de nos premiers Magistrats *. Mr. le Co-
 lonel *De Vigier*, Lieutenant Général au ser-

X 4

vice

* Journ. Helvétique, Novembre 1753. pag. 472.
 Décembre pag. 601.

vice de France , aiant oui parler des corrections, & des améliorations faites à *Genève* à la Nouvelle Charue & au Semoir , a voulu les voir par lui même & les examiner. Pour cela il est venu de *Soleure* & est arrivé ici le 12. de ce Mois de Mars, acompagné de Mr. son Frère, l'un des principaux Magistrats du Canton. Le lendemain ils sont allés se promener dans la Campagne de Mr. *Lullin* & ont considéré à loisir toute cette Oeconomie champêtre. Ils avoient amené avec eux un habile Laboureur, pour bien considérer tous ces nouveaux Instrumens du Labourage : ça été l'unique objet du Voyage, & ils sont repartis le troisiéme jour fort satisfaits de ce qu'ils ont vû.

Il ne seroit pas étonnant, que des Persones d'un Rang distingué prissent plaisir au Jardinage, & se piquassent d'entendre cet Art. Ce goût est assez comun aujourd'hui parmi les Gens de qualité. Mais il est assez rare qu'ils se plaisent à la grosse Agriculture.

Il est vrai, que dans les premiers Siécles de la République Romaine, il n'étoit pas rare de voir des Généraux d'Armée cultiver eux mêmes leurs Champs, en tems de Paix. *Pline*, dans son *Histoire Naturelle*, se répand en invectives contre le relachement de l'ancienne simplicité & la préférence que l'on començoit de donner au séjour des Villes,

sur celui de la Campagne, c'est à dire aux embarras du Luxe, de la Volupté, de l'Ambition, & de tous les autres Vices, sur l'innocence & les douceurs de l'Agriculture.

„ Il ne faut pas s'étonner, dit-il, si la Terre
 „ nous donoit autrefois ses fruits avec tant
 „ d'abondance. Elle prenoit plaisir, pour
 „ ainsi dire, d'être cultivée par des Mains
 „ triomphantes, & pour répondre à cet ho-
 „ neur, elle multiplioit ses productions. Il
 „ n'en est plus de même aujourd'hui que
 „ nous l'abandonons à des Fermiers mer-
 „ cenaires.

Réduisant ce Fait Oratoire à sa juste valeur, celà voudra dire, qu'un Seigneur, ou Propriétaire, qui a étudié l'Agriculture, qui s'est mis au fait des bons Principes de cet Art, qui est quelquefois présent à la culture de sa Terre, qui s'en ocupe avec plaisir, qui fait agir sous ses yeux tous ceux qu'il emploie, qui done ses soins par tout, avec exactitude & avec vigilance, en tire beaucoup plus de revenu, que ceux qui s'en rapportent à des Fermiers & à des Oeconomés.

C'est là le bon effet que va produire l'*Essai sur la Culture des Terres*. On aperçoit déjà qu'il a réveillé notre attention sur nos Fronds, que nous nous faisons un plaisir de les faire valoir, & qu'il y a ramené l'*œil du Maître*,
 distrait

distrait auparavant par d'autres Objets beaucoup moins importants.

Le *Buccolin*, Auteur Italien fort ingénieux, qui vivoit au commencement du XVI^e Siècle, a dit que l'*Agriculture* & le *Comerce* sont les deux Mamelles qui nourrissent les Etats. Mais, de ces deux Sources, la plus sùre se se trouve dans l'Héritage que nous ont laissé nos Pères. Elle mérite principalement nos soins, parce qu'elle nous fournit directement & immédiatement nôtre subsistance.

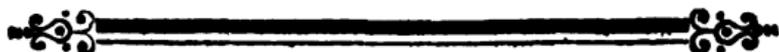
Le Zèle comence à se réchauffer à cet égard, & dans bien des endroits, on a pris en considération de perfectionner l'Agriculture. Dans cette vüe il s'est formé des Sociétés d'habiles gens en *Suède*, en *Italie*, dans bien d'autres Pais, & en *Espagne* même, où jusqu'à présent cet Art avoit été entièrement abandonné aux plus grossiers Habitans de la Campagne.

Depuis deux ou trois années, on imprime à Paris un *Journal Oeconomique*, dont il paroît un Volume chaque Mois: Je crois qu'il n'a pas encore percé dans ce Pais. Je voudrois que vous pussiés vous le procurer. Vous pourriés en tirer bien des Découvertes nouvelles, qui feroient des Articles fort intéressans de vôtre Journal.

On a vü avec plaisir, dans vôtre Mois de *Novembre* dernier, des Remarques d'un

Gentilhomme du Pais de Vaud, où soi disant tel, sur la Nouvelle Agriculture, quoi que cette Lettre soit toute ironique. Elle a été suivie de celle d'un prétendu Gentilhomme Savoïard, qui a traité ce sujet plus sérieusement. L'une & l'autre sont bien écrites ; Mais on peut les regarder simplement comme le prélude de quelque Dissertation plus approfondie qui pourra vous venir de quelque Expert en Agriculture. Les Découvertes qu'on fera là dessus méritent d'être communiquées au Public par votre Canal. Je suis &c.

Genève le 20. Mars 1754.



L E T T R E

*De Mr. P*** à Melle. W... D.C.D. L***.*

M A D E M O I S E L L E.

SI je ne conoissois pas votre façon de penser sur la Parure, je soupçonerois très fort ; que vos Ouvrages de Toilette m'ont privé du plaisir que me procuroit nôtre Commerce Epistolaire : Je sens un vuide, que je cherche à remplir ; mon Esprit a des besoins que vous seule pouvés satisfaire. Je vous ai vû amuser à monter des Fleurs artificielles, mais je ne peut pas me persuader que vous vous y atâchiez au point, de négliger vos

Correspondances. Je crains de placer mal mes soupçons ; je ne veux pas calomnier , j'aime mieux médire : Vous êtes donc , *Mademoiselle* , occupée aux recherches importantes de se mettre au mieux ; j'espère cependant que le clinquant fera place au solide , & que l'utile , suivra l'agréable , tout come le Fruit succède aux Fleurs. Votre Goût me l'annonce & je suis même porté à croire , que vous n'avez élevé cet agréable Parterre , que pour vous y promener , en réfléchissant sur l'inconstance de la Mode : Le Monde présente assez de ridicule pour vous occuper , & l'étude de ce genre que vous pouvés faire , porte sur l'Esprit & le Cœur ; on acquiert du Discernement qui est la Pierre de touché du Vrai. Je fais que vous ne prenez des Usages établis , que ce que la Raison exige de vous , & c'est le moien de ne jamais tomber dans les abus que vous condamnés. Nous ne voulons donc recevoir les *Paillettes* , le *Manicordion* & la *Canelille* , que pour une Marchandise qui sert à exercer l'imagination , à la délasser & à varier quelques Objets de son ressort : J'admire , *Mademoiselle* , votre dextérité à savoir l'employer avec art , au point qu'elle peut former des Chefs d'œuvres , en sortant de vos mains. Je veux que le Corps puisse emprunter des grâces de la Parure , cepen-

dant vous ne passerez pas pour plus aimable, lorsqu'on vous en verra parée; vous avés tout ce qu'il faut pour plaire, sans faire aucun sacrifice de vôtre Liberté, à une Divinité si bizarre. Il est vrai aussi que vous devez jouer vôtre Rolle come les autres, dans les Pièces qui concernent les Persones de vôtre âge, & que vous ne pouvez pas, par conséquent, vous refuser aux Décorations variées qui les acompagnent; c'est une nécessité que vous impose l'Usage; vous avez beau en apeller à la Liberté, le Spectacle parle & les Spectateurs décident. La Mode est un vaste Labyrinthe où vous craignez de vous égarer; mais vôtre Raïson vous servira toujours de Bouffole. A la faveur de ce Guide, vous pouvez tout parcourir, tout examiner, & ensuite faire choix de ce qui peut jouer avec le Bon sens. Nous somes naturellement portés à l'imitation, surtout dans ce qui flate agréablement l'Imagination. L'Esprit, dites-vous, se laisse insensiblement séduire & l'on ne s'aperçoit souvent, que l'on n'est plus libre, que lors qu'on n'a plus la force de rompre ses chaines. Mais si le séduisant de la Mode pouvoit quelquefois vous faire écarter du Goût philosophique, vôtre discernement vous y rameneroit bien-tôt. Il vous garantira toujours du ridicule, pendant que la plupart des Perso-

nes qui n'en font pas un aussi bon usage que vous, y échoüent.

Vous conoissés *Dorine*, cette Femme qui du matin au soir, court après la bizarerie de la Mode. Je la vis l'autre jour sur le point de tomber en syncope, pour s'être trouvée à côté d'une Bourgeoise parée come elle: *Qu'on coure incessamment dit-elle, chés ma Marchande! Je veux qu'elle invente des Ajustemens inimitables! Comment, on ne pourra pas se distinguer du Néant? On court risque pour son honneur? Oüi, on se deshonne de se trouver vis à vis de cette sorte de Gens.* DORINE fait son tout de la Mode, elle ne pense qu'à la Mode, elle ne s'entretient, que de la Mode, & ne se conduit que par ses Caprices. *Dorine*, à mon avis, est une Machine montée sur le Ridicule & que la Folie fait mouvoir. *Dorine*, n'a rien de comun avec le Bon-Sens. Elle me demandoit, si l'on pouvoit vivre agréablement dans le Monde, sans varier la Parure. Sur ce que je ris de son Problème, elle me prit pour un Profane; elle me quita, en me marquant son indignation, de ce que je ne voulois pas adorer ses Erreurs, & alla se jeter à son Miroir, pour me prouver, par plusieurs minauderies, qu'elle en étoit toute coefée. Je vous done *Dorine*, pour un Antidote. On a beau parer la simple Nature, en voulant

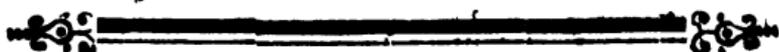
Pembêlir, on lui ôte souvent toutes les graces, tout son feu, toute son activité, & on la voit enfin gémir sous le poids énorme de la Mode; c'est une Paissane pincée dans de beaux Ajustemens, une Personne, qui n'est plus animée, une statue.

Je vous offre ces Réflexions, come un Revenu qui vous appartient du Fond que vous m'avez donné à cultiver. Si vous trouvés que je le fasse valoir, aprenés-le moi, je vous prie par une Réponse.

J'ai l'honneur d'être &c.

Lausanne le 19. Mars 1754.

P***.



LA BEAUTE.

ODE dédiée au BEAU-SEXE.

EPI TRE.

BEau Sexe, recevez ce tribut de mon zèle;
De l'Univers entier je suis l'écho fidèle.

De mon hardi projet je conois le danger :

Mais j'ose dans la lice entrer on téméraire,

Toûjours trop assuré de plaire,

Si vous daignez me protéger.

Qu'il est doux d'entreprendre une cause si chere !

J'admire moins en vous un éclat passager,

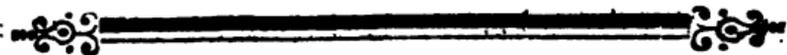
Que les talens heureux des Filles du Génie,

Compagnes de *Minerve* & Sœurs de *Polhymnie* ;

Tout cède à leurs Atraits vainqueurs.

La Beauté passe & fuit, inconstante & volage,

Et toujours plus brillant, l'Esprit croit avec l'âge ;
 C'est un présent des Dieux, c'est le charme des Cœurs,
 C'est l'ornement de la Jeunesse ;
 Il prête à la Beauté les plus vives couleurs :
 C'est le soutien de la Vieillesse ,
 C'est le guide qui mène à l'Immortalité ;
 Ses feux impétueux sont vos plus fortes armes ,
 Et vous réunissez, Beau Sexe, tous les charmes ;
 L'esprit, les Arts & la Beauté.



LA BEAUTE', O D E.

TOi dont le vif éclat enchante
 Les Mortels, les Héros, les Dieux
 De tes apas, Beauté touchante,
 Orne mes sons harmonieux.
 C'est toi que je chante, ô Déesse !
 Descens avec cette noblesse
 Dont tu fais embélir tes traits ;
 Telle que parût *Cythérée*,
 Quand de ris, de graces parée ;
 Elle obtint le prix des Atraits.

Que vois-je ? Quelle audace excite
 Les Héros qui portent les fers !
 Ils osent passer le *Cocyste*,
 Et braver le feu des Enfers.
 Esprits de l'amoureux délire,
Orphée attendrit, charme, attire
 Les Rochers, les Flots, les Forêts ;
 O prodiges plus mémorables !
 Du *Styx* les Dieux inexorables
 Sont sensibles à ses regrets.

Quelle étrange métamorphose !
 Jupiter est Cygne & Taureau ;
 Le Dieu des Combats se repose ;
 Hercule tourne le Fuseau ;
 Près d'une aimable Enchanteresse
 Jason dort , au sein de l'yvresse ,
 L'Home a surmonté le Héros ;
 Phœbus dont la marche féconde
 Eclaire & ranime le Monde ,
 Soupire & pousse des sanglots !

Eglé de sa couche s'étance ;
 Quelle fraîcheur & que d'apas !
 De la Rose elle a l'excellence ,
 Et les Lis naissent sous ses pas ;
 Ses simples Atraits sont ses armes ;
 Son Front paré de mille charmes ,
 Brille sans le secours de l'art :
 Elle est timide & languissante ;
 Mais sa langueur est plus puissante
 Que les ornemens & le fard.

Elle est esclave de l'usage ;
 Paroissez , Essences , Couleurs ;
 Que le Corail , sur son Visage
 Succède à la Reine des Fleurs.
 Vous , Nimphe , à lui plaire attentive
 Vous par qui la bouche captive
 Fléchit sous le fer & le feu ;
 Répandez dans sa Chevelure
 Des Cieux la brillante pature ;
 Et des flots l'agréable jeu.

Telle l'Aurore matinale ,
 S'élevant du Sein de *Téthys* ,
 Se pare pour son cher *Céphale*
 De ses plus superbes Rubis ;
 Telle , & plus éclatante encore ,
 Ma belle Amante se décore
 D'un majestueux vêtement ,
 Où le Goût , Flore & l'Opulence
 Répandent avec élégance
 L'Or , l'Email & le Diamant.

Ainsi , magnifique & brillante ;
 Elle entre en un Cercle pompeux ,
 Avec la Troupe ravissante
 Des Plaisirs , des Ris & des Jeux.
 Que de décence & de noblesse !
 Que d'art ! Que de délicatesse !
 Dans ses yeux tu fuis , tendre Amour ,
 Où ton éloquent badinage
 Exprime le discret langage ,
 D'un Dieu qui craint l'éclat du jour.

J'entre avec *Eglé* sur la Scène ,
 Où , les yeux noïés dans les pleurs ,
 La gémissante *Melpomène*
 Me pénètre de ses malheurs.
 Tantôt innocente & fidèle ,
 Et tantôt perfide & cruelle ,
 Toujours dant la route du Cœur ;
 Elle m'inspire sa tristesse ,
 Les mouvemens de sa tendresse ,
 Ou les transports de sa fureur.

Quelle est cette Muse charmante
 Qui vient soulager mes douleurs ?
 Les Ris la portent triomphante
 Sur un Trône semé de Fleurs.
Lisette ingénieuse & vive ,
 Se jouant d'une Ame naïve ,
 Arracha son tendre secret :
 Elle quèrelle , sollicite :
 L'Agnes rougit , pleure s'irrite ;
 Soupire , enfin parle à regret.

L'aimable & vive *Thersicote* ,
 Effleurant l'Herbe des Gazons ,
 Fuit , revient , disparoit encore ,
 Active , ou lente , au grè des sons :
 Tel Zéphire leger voltige ,
 Ou tel un feu , que l'Art dirige ,
 Part & s'élance dans les Airs ;
 La Troupe riante des Graces ,
 Et l'élégance sur ses traces
 Enfantent mille Jeux divers.

Comus , d'un Banquet délectable
 M'offre les somptueux apprêts ;
 Ah ! que mon Amante adorable
 Y répand de grace & d'atraits ,
 Sa vivacité , m'aiguillonne ,
 La voute du Salon résonne
 De ses accens mélodieux ;
 Je la vois , l'entens & l'admire ;
 Et dans mon ravissant délire
 Je bois à la Coupe des Dieux.

Que de plaisirs l'Amour m'apréte !
 Loin du tumulte & des Jaloux ,
 Chère *Eglé* , dans un Tête-à-Tête ,
 Je puis tomber à tes genoux ;
 J'expose ma persévérance ,
 Tes beaux yeux calment ma souffrance ,
 Par un regard doux & charmant ;
 Tendre interprète de ton Ame ,
 Un Soupir échape à ta flâme ,
 Eh , quel soupir pour un Amant !

Qu'entens-je , Beauté ! quelle audace ! . . .
 Mais quels Sons heureux & flatteurs !
 Aux Chants des Nymphes du Parnasse
 Tu joins tes acords enchanteurs.
 Je te voix , Amante terrible ,
 Amazone * fière & sensible ,
 Captiver les cœurs atendris ;
 Ou Muse ** élégante & badine ,
 Carresser la Troupe' enfantine
 Des Amours , des Jeux & des Ris.

Timides Enfans de mon zèle ,
 De ma flame & de mes loisirs ,
 Mes Vers , d'une palme immortelle
 Ornez la Beauté , mes plaisirs . . .
 Mais que vois-je ? L'Olimpe s'ouvre ;
 O ma Déesse , je découvre
 L'Amour qui va te couronner
 Je tombe à tes pieds Quel hommage !
 Tous les charmes sont ton partage ,
 Et je n'ai qu'un Cœur à donner.

* *Tragédie de Madame du Bocage.*

** *Madame Desboulrières , Madame de Grafigni.*

LEs Poësies de Mr. de *Fontenelle* font si fort goûtées du Public, que nous croions lui faire plaisir de donner ici une petite Pièce de ce fameux Auteur, qui est très peu connue, & qui ne se trouve point dans le Recueil de ses Ouvrages. C'est un Placet présenté par un Officier de Marine à Mr. le Comte de *Pontchartrain*, qui étoit alors jeune Conseiller au Parlement & qui fut depuis Ministre de la Marine. L'Officier demandoit le Comandement d'une Frégate, & voici les Vers que Mr. de *Fontenelle* fit à ce sujet.

Ou *la Gaillarde*, ou *la Badine*,
Ou l'*Alcion* ; en voilà trois.

Il faut, Seigneur, que vôtre Choix

En peu de tems se détermine ;

Mais à l'humeur qui vous domine,

Assés aisément je prévois

Que j'aurai de vous *la Badine*.

Si *la Badine* toutes fois

Etoit une jeune Blondine,

Ou Brunette à joli Minois,

Piquante, vive, un peu mutine,

Fringuante jusqu'aux bouts des Doits

Vous ne seriez pas si courtois

Que de m'acorder *la Badine*,

Et jamais je n'en taterois ;

Ains, vous iriez à la fourdine,

Oubliant les Sacs & les Loix,

Et toute autre bone doctrine,

En badinant prendre les Droits
 Que done une ardeur libertine,
 Dans le tems ou l'ombre & *Cyprine*
 Favorisent les doux exploits
 Auxquels la jeunesse est encline.
 Mais non, Seigneur, cette *Badine*
 Dont l'amour me met aux abois,
 Ce n'est point ce qu'on imagine.
 C'est, où je me done cent fois
 Au noir Mari de *Proserpine*,
 Ou bien au Diable en bon François ;
 C'est une certaine Machine
 Faite comunément de bois,
 Qui vogue sur l'Onde marine,
 Qui brise, fracasse, extermine,
 Et souffle come petits Poits
 Les Enfans d'une Couleuvrine.
 Qu'il seroit beau voir ma *Badine*
 En se jouant prendre un *Anglois* !
 Qui soudain prendroit une Mine,
 Sérieuse & même chagrine,
 Et se plaindroit en son patois,
 Que semblable jeu le ruine.
 Seigneur, écoutez donc ma Voix :
 Ainsi par la grace Divine,
 Où celle du plus grand des Rois,
 Puisse la Mer, qu'on vous destine,
 Vous obéir en peu de Mois,
 Depuis les Bords de *Palestine*,
 Jusqu'aux Rivages *Iroquois*.

L O G O G R I P H E.

JE suis une Profession
 Utile, quoi que dangereuse ;
 J'occupe fréquemment, certaine Nation,
 Sur l'intérêt peu scrupuleuse
 Je fais briller par le secours de l'Art
 Le Poëre & le Campagnard.
 Le Peuple, souvent me visite :
 Que de vieilles Beautés à face décrépite,
 Au prix de leurs trésors, voudroient de leurs attraits
 Pouvoir faire ce que je fais !
 Combinés mes sept pieds, vous trouverez sans peine
 Le contraire du plus grand bien,
 Des plus grands Potentats, la ruine ou le soutien ;
 Ce qui dénote une Ame vaine
 Ce que doit craindre le Poisson ;
 Ce qu'un Marchand malheureux ne peut faire ;
 Et qu'on ne fit jamais au fort de la colère.
 A ma fin retranchés trois pieds, & mettez *on*
 Vous trouverez souvent mon Nom.

S E R I N G U E est le mot du Logogriphe de
 Février.

A V I S.

LEs Persones bien intentionée pour l'avancement
 de l'Agriculture, sont invitées de faire remettre
 chez le Sr. *Grasset* l'ainé, à *Genève*, les Observations
 & Expériences, qu'ils peuvent avoir faites, suivant
 la Méthode de Mr. *Tull*, étant charges de les faire
 tenir aux Auteurs des *Lettres sur l'Agriculture*, qu
 se feront un plaisir de les insérer dans la suite qu
 est sous Pressé.

T A B L E.

P articularités sur François Bonivard, dernier Prieur de St. Victor à Genève. P.	235
Lettre à M. le Ministre Vernes.	257
Épître au même, sur l'état d'épreuve où sont les Hommes.	263
Sonnet d'un Père sur la mort de son Fils.	270
Le Spectateur désintéressé IV. Discours.	271
Vme. Discours du même.	281
Histoire de la Confédération Helvétique II. Partie.	289
Discours Académiques de Mr. le Prof. Rossel, Extrait.	298
Dissertation Littéraire de Mr. le Professeur Altmann sur les Séquanois.	311
Livres nouveaux.	314
Aux Editeurs sur quelques Particularités Littéraires.	314
Lettre de Mr. P... à Melle. W... D. E. D. L.	323
La Beauté, Ode dédiée au Beau-Sexe.	327
Vers de Mr. de Fontenelle.	333
Logogriphe.	335
Avis.	335

ERRATA de Janvier.

Page 16. ligne 6. adoptés, lisés, adaptés.
Février.

P. 123. l. 26. sage Critique, lisés, Passage critique.